

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNÉE.—No 881

MONTREAL, 23 MARS 1901

5c LE No



Photo Quéry frères, côte St-Lambert

Mgr ROZIER, PREDICATEUR DU CAREME A NOTRE-DAME

Documents Historiques

Qu'advient-il de la race Canadienne-française en ce XXe siècle ? Restera-t-elle unie, forte, homogène, ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme ?

M. H.-C. SAINT-PIERRE, C.R.

(Suite)

Dans notre province, la population canadienne-française couvrira tout notre Grand Nord jusque bien au-delà des Laurentides. Nos pouvoirs d'eau seront partout exploités, et sur tous les points de la Province on verra surgir des petites villes manufacturières où viendra se grouper une nombreuse population. Dans cent ans, l'éducation sera devenue obligatoire au Canada, comme elle l'est aux Etats-Unis, et dans notre province tout le monde saura lire et écrire en anglais et en français. Le Canadien-français à qui il prendra fantaisie d'aller chercher de l'emploi dans la République voisine ne sera plus, comme aujourd'hui, exposé à se voir refuser le droit de franchir la frontière américaine pour la raison humiliante qu'il ne sait ni lire ni écrire. La connaissance de la langue de la majorité rendant plus faciles et plus fréquentes les relations entre les habitants des diverses provinces de la confédération, il en résultera, qu'en se connaissant mieux, les uns les autres s'estimeront davantage. Les préjugés de race et de religion disparaîtront rapidement pour faire place à la tolérance et à un sentiment de générosité mutuelle. Toutes les nationalités seront confondues dans la nationalité canadienne. On n'en reconnaîtra pas d'autres et on n'en souffrira pas d'autres. Les Canadiens, reconnus pour leur bravoure sur les champs de bataille et par leur esprit de paix et de conciliation dans leur relations intestines, admirés à cause de leur instruction et de leur progrès dans l'agriculture, les arts et les sciences, seront partout cités comme un peuple modèle et l'un des plus florissants et des plus heureux de la terre.

Les Canadiens-français, fiers d'appartenir à ce peuple vigoureux recruté parmi les races les plus fortes et les plus intelligentes de l'Europe, et se félicitant de ne plus passer chez les nations étrangères pour des indiens superstitieux ou des métis ignorants, rivaliseront d'efforts et de travail pour arriver partout au premier rang. Il n'y aura plus ni haine, ni jalousie entre les races qui habiteront le Canada, pas plus qu'il n'en existe, en France, entre un Breton et un Normand, ou entre un Marseillais et un Gascon ; il n'y aura entre eux qu'une rivalité pacifique et légitime comme celle qui peut exister entre les sujets d'un même pays, et tout Canadien de quelque origine qu'il soit, lorsqu'il voyagera à l'étranger pourra après avoir décliné son nom, ajouter avec orgueil : " je suis du Canada."

Tel est, monsieur le Rédacteur, l'avenir que j'entrevois pour la race Canadienne-française et que je souhaite de tout cœur à notre belle patrie.

Veuillez me croire, monsieur le Rédacteur, votre compatriote dévoué.

4 février, 1901.

H.-C. ST-PIERRE.

NOS ECRIVAINS

Ont accusé réception, mais ont refusé de répondre :
Hon. J. Royal, abbé Bourrassa.

Ont répondu :

BENJAMIN SULTE, HISTORIEN, MEMBRE DE LA S. R.

Les Canadiens-français de la province de Québec, pareillement ceux d'Ontario, possèdent la terre ; y

a, autour d'eux, de grands espaces colonisables ; à cause de cela la race se maintiendra et augmentera en nombre,

La Providence avait voulu qu'il fut possible à nos gens de compter parmi eux la moitié des votes de la Confédération, vers 1900, mais ils ont déjoué ce calcul en partant pour les Etats-Unis.

Je ne vois pas ce que les Canadiens-français font pour être " unis, forts, homogènes." C'est plutôt le contraire qui nous frappe. Ils ont l'esprit de clan, par exemple, lequel, vous le savez, n'a rien de pratique.

BENJAMIN SULTE.

LÉON GÉRIN, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

" Qu'advient-il de la race canadienne-française etc... ?

Telle est la question que le directeur du MONDE ILLUSTRÉ pose sans sourcilier à nombre de ses compatriotes. Qui dira que " Nul n'est prophète en son pays," lorsque nous sommes ainsi invités en masse à rendre des oracles. Eh bien, les autres feront bien comme ils l'entendront ; moi, je me récusé absolument. Pour le commun des mortels (à moins d'être dans le secret et sûr d'avance de son affaire), il est toujours sage de s'abstenir de prophétiser. Songez donc, si je m'aventurais à pronostiquer la disparition de l'élément français en Amérique, et que celui-ci, sans respect des convenances, s'avisât de se maintenir et de prospérer, ce serait bien dommage pour ma mémoire et bien mortifiant pour ma postérité. Si au contraire, j'allais évoquer la vision sublime d'une Nouvelle France " unie, forte, homogène," se perpétuant sur les rives de notre grand fleuve, et que ce rêve ne dût pas se réaliser, voyez-vous nos descendants, les *Frenchmen* anglicisés *don't you know*, exhumer ma prose et s'en gausser avec impertinence. Non, décidément, j'aime mieux me taire, ... ou si je parle, ce sera avec la circonspection d'une pythonisse expérimentée me réservant plusieurs portes de sortie pour le cas où les événements se tourneraient contre moi.

Oui, la race canadienne se maintiendra en ce vingtième siècle ; mais j'y mets au moins deux conditions. La première, c'est qu'entretemps il ne se produise pas un de ces revirements subits, un de ces phénomènes en apparence purement accidentels, révolution politique, simple découverte ou invention nouvelle, qui bouleversent l'ordre économique et social, font table rase des anciennes conditions d'existence. Supposez, par exemple, qu'un de ces jours on trouve chez nous de riches alluvions aurifères, des gisements de pierres précieuses, et que notre province soit soudain envahie par des centaines de mille hétéroglottes, chercheurs d'or et diamants. Vous riez ? Cela vous paraît par trop improbable ! Mais voyez donc ce qui se passe en ce moment sous nos yeux. Il était admis qu'Ontario et Québec ne seraient jamais des centres de grande fabrication, parce que ni l'une ni l'autre de ces provinces ne renferme de bassins houillers. Mais par suite des progrès de la science, l'électricité est devenue la rivale de la vapeur, l'électricité engendrée par les moteurs hydrauliques ; et voilà la province de Québec qui entre dans une ère de transformation. Voilà, notamment, ce tranquille diocèse de Trois-Rivières, menacé de devenir un foyer d'industrie. Peut-on dire où ce mouvement aboutira, quand il s'arrêtera ?

Ma seconde condition,—et ici je deviens très sérieux,—c'est qu'on ne tardera pas trop à opérer la réforme de l'éducation. Sans doute, dans l'état actuel, nous possédons de bons éléments de prospérité sociale : un défricheur rompu à la fatigue et aux privations, un petit cultivateur industriel et économe, des artisans habiles, des marchands avisés, des hommes distingués dans les professions libérales et la politique, voire même quelques écrivains, un clergé dévoué et vertueux. Mais il nous manque un facteur essentiel d'organisation et de progrès : une classe de grands chefs d'industrie, d'initiateurs de grandes entreprises dans la culture, la fabrication, les transports et le commerce. Par suite de cette lacune dans notre organisation sociale, la masse de notre population se trouve dépendante pour ses moyens d'existence de patrons anglais, de grandes compagnies anglaises au Canada, et surtout (c'est bien là le plus grand danger que nous courons pour le moment), aux Etats-Unis.

Ce type social supérieur, ce ne sont pas les collèges classiques, ni même les écoles de commerce et les écoles spéciales qui le produiront dans le cours ordinaire des choses. C'est l'école commune, la " petite " école, qui le fera surgir à chaque génération du sein de la classe populaire. Mais une école commune autre que celle d'aujourd'hui : une école où l'on s'appliquera à développer l'esprit d'observation, l'intelligence des phénomènes usuels de la vie et la grande faculté morale de l'initiative. Transformons la petite école, faisons-en une fabrique d'hommes (et aussi de femmes) supérieurs dans les arts usuels, et nous vivrons, et nous serons quasi indestructibles.

LÉON GÉRIN.

PAMPHILE LEMAY, POÈTE ET ROMANCIER, M.S.R.

Cher M. Massicotte,

Vous me demandez ce qu'il adviendra de la race canadienne-française en ce vingtième siècle...

L'avenir est plein de surprises, et les calculs les plus raisonnables sont déjoués souvent par le caprice de la liberté humaine, ou par la sagesse divine ; car l'homme abuse étrangement de sa liberté, et Dieu ne laisse pas son œuvre à la merci du hasard ou de la fatalité.

Je vous dirai, cependant, ce que je crois apercevoir dans les trouées brumeuses du siècle qui s'entr'ouvre. Les anciens appelaient les poètes des devins, les poètes d'aujourd'hui ont-ils hérité du merveilleux don de leurs lointains devanciers ?...

Prophétisons quand même. Ceux qui vont sourire à mon doux rêve ne seront plus là, dans cent ans, pour me traiter de faux prophète, s'il ne se réalise point.

Si l'on peut juger de l'avenir par le passé, la race Canadienne-française comptera plusieurs millions d'habitants à la fin du vingtième siècle. Elle sera florissante sur les bords de son grand fleuve et derrière ses belles et inexpugnables Laurentides.

L'élément anglais voudrait-il la biffer d'un trait de plume ou d'un coup d'épée, qu'il ne le pourrait point. Il s'en consolera peut-être en faisant sourdre la richesse des vastes plaines de l'ouest. Il en serait empêché par le souvenir de l'invincibilité des petits peuples qui ont soif de la vie et ne veulent pas mourir. Il en serait empêché aussi par la crainte de l'inter-

entention étrangère. Car, dans un siècle, les nations seront moins lâches, le sentiment de l'équité sera plus profond, la charité chrétienne sera mieux comprise. Et puis, la race anglaise, divisée d'intérêts, ou menacée par l'Irlandais et l'Allemand qui se groupent et se fortifient, à l'abri du drapeau étoilé, deviendra plus conciliante et moins implacable.

Au reste, il est trop tard déjà pour promulguer des lois iniques. On peut forcer les enfants à apprendre et à parler la langue du maître, mais les parents sont presque invincibles à leurs foyers, et ce n'est qu'après plusieurs générations et avec le concours de certaines circonstances, que l'œuvre fatale peut s'accomplir.

Le Canada-français verra sans doute quelques-unes de ses villes prendre ou garder des airs de villes britanniques, à cause du commerce et des millions qui sont anglais surtout, mais nos campagnes resteront françaises et conserveront le cachet national. Elles s'agrandiront sans le secours de l'immigration, par l'étonnante fécondité de nos femmes. Et puis, notre hiver est un rempart contre l'invasion ou un tombeau pour les envahisseurs. Nous serons une Russie française. Les soldats héroïques se trouvent sous tous les cieux peut-être, mais les héroïques défricheurs ne se trouvent guère que dans nos forêts, tour à tour, blanches des neiges les plus froides et vertes des plus chaudes floraisons.

Aussi longtemps qu'il y aura dans le grand ouest des terres fertiles toutes défrichées, les paysans de toutes nations passeront devant Québec avec un dédain qui nous humiliera peut-être, mais qui ne sauraient nous nuire.

Nos incomparables rivières verront naître l'industrie sur leurs bords, et nos frères ne prendront plus le chemin de l'étranger. Ceux qui ne voudront pas labourer le sol se grouperont autour des fabriques, et de toute part surgiront des villages ouvriers tout à fait français. Les étrangers qui y viendront passeront dans nos rangs dès la première génération.

Un groupe étranger peut être noyé dans une nation, et après de nombreuses alliances, il peut disparaître tout à fait. Un petit peuple peut être arrêté dans son essor, enserré dans d'étroites limites, dépouillé de tout pouvoir et réduit à la plus insignifiante existence, s'il manque de confiance en lui-même, de moyens d'action et d'énergie ; mais qui osera nier notre intelligence et notre ténacité, notre amour du travail et du sol, notre esprit de justice et notre moralité ? Puis quelle famille est plus prolifique et unie comme la famille Canadienne-française ?

Deux races pourraient s'unifier si elles avaient les mêmes aspirations, les mêmes intérêts et la même foi ; mais les divisions naturelles de notre terre feront toujours naître des divergences d'intérêts et de besoins. Les Germains, les Saxons, les Scandinaves se sont rapprochés par l'apostasie ; cependant, pour se garantir d'une fusion peu probable pourtant, ils ont élevé des autels nouveaux, arrangé des dogmes à leur image et attaché l'église à la remorque de l'Etat.

La foi est fortement ancrée dans notre belle province, et nous n'apostasierons jamais. Le clergé qui nous a protégés depuis un siècle et demi, sera toujours la sentinelle vigilante qui empêchera le doute ou l'indifférence de se glisser dans nos foyers. Il sera le bouclier où viendront se briser les traits de l'ennemi. Il ne souffrira jamais que nous cessions de parler notre langue ; jamais il ne souffrira que nous cessions d'être unis dans la foi, au pied du même divin tabernacle. Et si jamais sonne l'heure du danger, il saura nous dire en nous montrant la croix : *In hoc signo vinces !*

Nos églises sont remplies de croyants, nos universités sont des foyers de lumière, nos champs sont mieux cultivés. Nos écoles sortent de la routine, nos prêtres sont vertueux, nos forêts tombent sous la hache, nos lois sont sages, nos mœurs sont pures, nos familles sont hospitalières, nos bras sont forts, nos soldats sont aimants, nos femmes sont dévouées et nos soldats sont braves, qu'avons-nous à craindre de l'avenir ? Qui osera nous barrer le chemin ?

Nous sommes paisibles et doux, mais l'injustice nous révolte. Nous sommes volontiers, mais pas jusqu'à la mort. Nous portons volontiers le fardeau, mais nous ne porterons pas le joug. On n'écrase pas d'un

coup de talon un million d'hommes. On ne brise pas d'un mot un million de volontés.

Va, petit peuple de la vieille France et de la Rome éternelle, va où Dieu te mène, et tu iras loin !

PAMPHILE LEMAY.

CHARLES-A. GAUVREAU, PUBLICISTE, M. P.

Mon cher Directeur,

Votre question.—très importante et bien digne de la considération des esprits dirigeants et bien pensants du Canada tout entier,—en est une des plus difficiles, parce qu'elle confine à la prophétie. Et vous le savez, n'est pas prophète qui veut... surtout en son pays... et j'oserais dire encore moins lorsqu'il s'agit de la race à laquelle on appartient.

On voudrait la voir grande, unie, respectée de tous, autant que respectable, en pleine marche toujours ascendante, forte et imposante, heureuse, prospère, au premier rang toujours et jamais rétrograde. Avec de pareils désirs, avec de semblables sentiments, ne croyez-vous pas que l'on puisse s'aveugler un peu et voir tout en rose dans notre avenir national ?

Ce que la race canadienne-française sera au XXe siècle, qui peut le dire ? Des probabilités, il est facile d'en faire, quand on aime les siens, que l'on est Canadien-français *to the core*, toujours disposé à prendre nos désirs patriotiques pour de sérieuses et sincères réalités.

A tout événement, risquons notre opinion : elle aura toujours le mérite de la sincérité.

Après avoir jeté un coup d'œil en arrière, étudié notre mission providentielle sur ce continent, soit dans la province de Québec, soit de l'autre côté de la ligne 45e, après avoir constaté ce qu'est devenue aujourd'hui cette poignée de braves colons français lors de la cession à l'Angleterre, 60,000 alors, 3,000,000 aujourd'hui, nous avons lieu de croire et de dire que la race canadienne-française ne sera pas mûre de sitôt pour le pan-américanisme qui ne lui dit rien qui vaille, mais qu'au contraire, libre, fière de son passé, heureuse des libertés octroyées et garanties par Albion, contente des horizons nouveaux qui se lèvent elle, la race canadienne-française va demeurer forte, parce qu'elle est croyante, unie, parce que c'est en cela qu'est le salut, homogène, parce que le peuple qu'elle coudoie ne s'assimilera jamais.

Elle va marcher son chemin sans entraves, aspirant toujours au premier poste d'honneur. Loyale toujours, aussi longtemps que l'Angleterre respectera ses droits, elle n'en restera pas moins attachée à son drapeau sur lequel les peuples qui nous environnent ne cesseront de lire à jamais ces mots qui sont comme un cri suprême de ralliement : " Nos Institutions, notre Langue et nos Droits ".

C.-A. GAUVREAU.

GUSTAVE COMTE, RÉDACTEUR AU " TEMPS "

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon opinion pour votre plébiscite. La voilà sans autre préambule :

Au vingtième siècle, (et il nous reste encore quatre-vingt-dix-neuf ans, au moins, avant d'en voir la fin,) il se produira une évolution marquante pour la nationalité canadienne-française. *Le peuple canadien-français ne se fondra pas dans le pan-américanisme.* Il gardera ses institutions, ses croyances, son caractère national, et il aura cessé d'être une colonie. *Il sera indépendant.*

En risquant cette prophétie, je n'agis pas comme les enfants qui disent telle chose sera, parce qu'ils désirent ardemment que telle chose soit. J'ai des raisons plus sérieuses à l'appui de mon affirmation, et il me suffit pour aujourd'hui d'énumérer les causes qui affranchiront notre race du joug britannique en l'empêchant de tomber dans le Pan-Américanisme.

Ces causes sont :

10. *La décadence anglaise.*—Ceci est facile à prouver et l'on pourrait écrire un volume sur la question. Avant la fin de ce siècle l'Angleterre aura perdu toutes ses colonies. Après l'apogée, la décadence. C'est le sort de tous les empires. Passons.

20. *L'arrogance anglaise.*— Ces descendants de Saxons ont tout fait pour nous *angliciser*. S'ils n'ont pas réussi jusqu'à ce jour, c'est qu'il était impossible de faire des Anglais avec des descendants de latins. Il nous ont méprisés et nous ont pour ainsi dire forcés d'apprendre leur idiôme pour faire commerce avec eux. Ils ont commis toutes les injustices à l'égard des Canadiens-français et accordé toutes les préférences à leurs compatriotes de même langage. La génération des cinquante dernières années a courbé le dos, mais a continué de parler français dans le cercle de la famille, sans oser toutefois protester contre les iniquités commises. Depuis quelques années seulement, il se fait un mouvement parmi la jeune génération destinée à donner du prestige à notre nationalité. Bon nombre d'entre les jeunes sont assez braves pour lever la tête quand l'Anglais fait mine de nous traiter de race inférieure ou de menacer notre constitution. Tels sont les Henri Bourassa et autres de la même trempe. Il est bon que les Anglais soient fanatiques et arrogants. Cela rappelle aux jeunes d'aujourd'hui qu'ils doivent être constamment sur la qui vive s'ils ne veulent pas être trahis par leurs faux protecteurs. Cela les préparera pour la lutte à venir, si lutte il doit y avoir. Et cela m'est une garantie que la nationalité canadienne-française ne se fondra pas dans le Pan-américanisme, sans qu'il ne se produise au moins des chocs et des heurts terribles.

Or, il n'est pas nécessaire que ces chocs et ces heurts se produisent. Lorsqu'il s'agira pour nous de demander notre indépendance, il se trouvera bien un tribunal d'arbitrage pour nous reconnaître comme indépendants, et les Etats-Unis ne pourront loucher de notre côté sans se mettre à dos toutes les puissances qui auront constitué ce tribunal international. Notre indépendance peut aussi nous être accordée par voie de traité, et l'on ne viole pas impunément la foi des traités.

Enfin, s'il faut absolument combattre, je suis convaincu qu'à l'heure dite, les Canadiens-français trouveront aussi leurs Dewet et leurs Botha.

J'ai dit que tout cela arriverait au vingtième siècle, et je n'ai pas dit que cela prendrait cinq, dix, quinze ou vingt ans. Cela arrivera dans le cours du vingtième siècle. J'estime que quatre-vingt-dix-neuf ans, c'est plus qu'il n'en faut à un peuple aussi vigoureux, aussi fécond et aussi plein de vitalité que le nôtre pour cesser d'être un peuple de colons. Si, donc nous devenons indépendants, le Pan-américanisme ne nous englobera pas ; et j'espère que l'idée d'une république d'origine latine au nord de l'Amérique, vous sourit autant qu'à moi, mon cher Massicotte. Puissiez-vous, vous et vos lecteurs comprendre clairement tout ce que j'ai voulu dire dans ce trop laconique exposé d'une théorie qui prendrait des volumes et que j'ai dû rédiger trop à la hâte.

GUSTAVE COMTE.

LOUVIGNY DE MONTIGNY, EX-DIRECTEUR DE " L'AVENIR "

Mon cher Massicotte,

Deux mots pour te remercier de la confiance que tu me témoignes en m'invitant à la discussion sur l'avenir des Canadiens, et pour décliner l'honneur.

Je ne vois pas du tout clair dans les destinées de mes compatriotes. Avant de prophétiser ce qu'ils feront, je m'efforce de comprendre d'abord ce qu'ils font. Et je t'avoue que le chapitre intitulé " tendances nationales " de mon abécédaire politique présente plus de points noirs que je n'en soupçonnais. Avec nos hommes d'Etat qui se laissent mener par l'opportunisme comme des caniches par une cocotte, avec nos journaux qui persistent à gaver leurs lecteurs d'insanités, avec nos précepteurs qui s'obstinent à repousser toute émancipation, avec... avec enfin notre jeunesse bonasse qui se fiche de tout, ma foi, où les Canadiens-français en seront arrivés dans cent ans d'ici, je n'en sais rien. Assure-moi seulement qu'ils existeront encore.

Mon cher Massicotte, je ne te cache pas mon impatience de lire les réponses des hommes d'Etat que tu as consultés. Rien d'amusant comme la comparaison des paroles et des actes.

LOUVIGNY DE MONTIGNY.

Corbiel

Corbiel, ou Cerbiel, je ne me rappelle pas bien, avait sa place en face de la mienne à la table de pension.

Chétif, malingre, court de taille et mince de figure, il avait un nez énorme, couperosé, et dont il se servait d'ailleurs en parlant. Le fait est que la parole, il ne l'avait pas souvent, le *pôvre* ; à la bande d'amis que nous étions, chacun avait à peine son tour pour raconter la blague de la veille. Joyeux lurons, tous intimes, Corbiel, tombé au milieu de nous je ne sais comment, nous était resté parfaitement étranger. Rarement il risquait une phrase, sa voix éteinte et mal assurée se perdait au milieu des éclats de la mêlée tapageuse. Aussi, avait-il pris le parti de se suffire à lui-même, comme Diogène. Il s'emparait du sucre, du pain, de tous les objets à sa portée, et hors de sa portée. Je vois encore s'allonger, un peu partout, ses grands doigts maigres, fuselés, osseux, attachés au poignet comme avec des cordes : noués. Peut-être le diable, avec tout ça, fit-il depuis un feu de sarments pour punir Cerbiel d'être resté garçon...

Cerbiel, en effet, était garçon, dans la quarantaine, télégraphiste de son état, et pour l'heure présente mis en disponibilité pour intempérance.

Pourtant Corbiel un jour, sut nous intéresser, et voici comme :

Quand je dis nous, j'entends ce pauvre Alfred et moi qui étions en retard de dîner de ce dimanche-là. La dernière bouchée prise, nous passâmes au boudoir faire la sieste accoutumée, Corbiel y était déjà. Le temps qui jusque-là avait été incertain nous régalaient maintenant d'une pluie diluvienne. L'eau tombait avec rage, et de la fenêtre du troisième, nous regardions les piétons de la rue Notre-Dame, ou de la rue Saint-Vincent qui se hâtaient sous l'averse de trouver un gîte sûr.

Cette pluie froide d'automne nous faisait mieux goûter la tiédeur du boudoir, et, la cigarette aux lèvres, nous nous disposions à attendre le plus bêatement du monde qu'il plût à Dieu de nous redonner son soleil. Corbiel manquait d'allumettes, je lui offris le feu de ma cigarette.

— Mauvais temps, dit-il en me rendant l'objet, surtout pour les pantalons pâles.

Alfred, en effet, avait, par exception, fait des frais de toilette.

— Ça me rappelle, poursuivit Corbiel, que j'ai bêtement gâté un complet gris en de bien remarquables circonstances.

— Une histoire, Corbiel ! bravo ! contez-nous ça !

Il ne manquait, en effet, qu'une histoire pour rendre parfaite notre en-tête. Corbiel s'exécuta.

— J'étais alors télégraphiste de jour, à Saint-Jean. Je disposais donc de mes soirées, ce qui pour moi devenait ennuyeux, car je n'avais su m'acclimater aucune des demoiselles de ce joli endroit. C'est d'ailleurs cette mauvaise fortune qui, trois fois la semaine, me faisait attraper le train de six heures en destination de Montréal. J'y venais humecter ma déveine.

— Or un jeudi, Pitre Grandbois, qui rentrait le 137, à la Pointe Saint-Charles, me cria du haut de sa machine :

— Hé ! mon fiston, comme te voilà *farand* ! m'est avis que cet habit gris est pour éblouir la petite qui t'attend en ville, pas vrai ?

— Peut-être un peu, répondis-je. Vous avez de la chance, Pitre, de pouvoir vous rendre vite ; l'express est en retard, et ça m'embête. C'est que, voyez-vous, la petite a des admirateurs et, passé huit heures, la place est prise.

— Bah ! fit Pitre en clignant de l'œil, si c'est pour le bon motif que tu fréquentes, grimpe-là, que je te mène en deux temps.

— L'offre était alléchante. Je criai à Boisvert, qui flânait, étant en avance, de me remplacer et de taper tout de suite son quart de nuit. Je sautai aux côtés de Pitre, et m'assis sur la banquette en face, tout en me garant de mon mieux de l'huile et du poussier de charbon qui s'étaient un peu partout.

— C'était vraiment une fière machine que le No 137, et dans ce temps-là, la meilleure de la Compagnie. Elle vous filait ses 48 milles sans se faire prier ; en lui donnant de la mise, comme disait Grandbois, elle abattait ses 55.

— Pitre Grandbois, un géant au cou de taureau, aimait sa machine. Pour lui, c'était sa bête ; il lui parlait, palpait amoureusement ses cuivres, ses régulateurs, comme dans une caresse. Le monstre de fer avait comme de sourdes révoltes qu'il aimait à dompter, et si l'aiguillonnait souvent sa lenteur, en la lançant dans des courses folles, vertigineuses, se grisant de vitesse, c'était pour l'arrêter brusquement, ou en douceur, à son caprice, à sa guise.

— On eût dit que ce colosse essayait ses muscles sur cette locomotive puissante.

— La locomotive, en avance de quinze minutes sur l'express de six heures, semblait attendre impatiente le signal du départ. Ses fourneaux gorgés de charbon, lançaient une fumée noire, épaisse. L'eau ronronnait dans la chaudière et la vapeur, rageuse, s'échappait en sifflant par les soupapes trop étroites avec cette blancheur d'écume d'un coursier surmené.

— Boisvert nous fit signe de la main que la voie était libre. Grandbois fit jouer les tiroirs et, brusquement, comme un cheval qui donne du collier pour déplacer une lourde charge, la locomotive fit l'effort. Mais les trente ou quarante wagons qu'elle traînait d'habitude n'y étant pas, à peine étions-nous partis que déjà nous filions à grande allure.

— Le voyage s'effectuait sans encombre, bien que d'un genre nouveau pour moi. Ces étroites chambres de locomotives ne sont pas appropriées à la commodité des voyageurs. Les coussins à ressorts d'acier de nos wagons-palais n'adoucièrent pas ici les heurts de cette masse de fer roulant sur le fer. Les soubresauts me donnaient quelque peine à me maintenir sur la banquette, et j'étais un peu inquiet de mon gristendre, qui prenait plus qu'à mon gré les couleurs du milieu.

— Pitre Grandbois, le nez au vent, l'œil au guet, la main sur le régulateur, ralentissait aux courbes, rendait la main aux montées, ne s'occupant guère plus de moi que si je n'y eusse pas été. Pourtant, dans ses yeux qui avaient l'éclat étrange de ceux dont le métier est de voir loin, je vis passer comme un éclair. Instinctivement je regardai en avant et je vis sur la voie, oh ! encore bien loin pourtant, un certain point noir qui m'inquiéta.

— Nous allions, je l'ai dit, à grande allure, mais je ne fus pas peu surpris de voir Pitre faire toute vapeur. Il avait fermé sa lunette d'observation, et regardait maintenant, le nez collé à la vitre, avec un certain sourire malicieux qui paraissait être à mon adresse. Le chauffeur qui, d'un coup d'œil, s'était rendu compte, s'élança vers le sifflet d'alarme, mais Pitre lui tordit le poignet, et le renvoya à ses fourneaux. Un peu inquiet, mais très anxieux de voir, je me cramponnai au guichet de gauche, et là, le visage au vent, je restai en observation.

— Le point noir s'était prodigieusement rapproché, et je distinguai un bœuf de taille superbe. Notre vitesse tenait maintenant du vertige, et ce que je vis, je le vis vite. L'animal errait sur la voie ; c'était à coup sûr, une jeunesse en rupture d'étable, et ses gambades manifestaient une gaieté folle. Un bruit sourd lui apprit notre approche. Sans plus s'émouvoir, il vint à notre rencontre, et à l'audacieux qui se ruait sur lui, il offrit la lutte. Les jarrets tendus, fortement arc-boutés sur les pieds de devant, son cou gonflé, musclé, arrondi, tête basse, présentant les cornes : il attendit.

— Ce ne fut pas long. Un bruit étrange, comme un sac rempli de matière molle, qui crève, avec en même temps, une pluie rouge me fouettant le visage ; je fermai les yeux. Je me sentis la figure imprégnée de cette liqueur grasse, tiède, qui par coulisses épaisses, me descendait le long des joues, dans le cou, usque sur la poitrine. Sans ouvrir les yeux, je cherchai mon mouchoir, et partant, mes mains humides frôlaient sur mes habits cette même viscosité. Lorsqu'il me fut enfin possible de juger mon désastre,

j'avais jusque dans mes goussets des débris de chair humaine qui n'est pas encore morte ; une odeur fade d'abattoir se dégageait de ma personne : j'enrageais.

— Pitre Grandbois, tout en ouvrant sa lunette d'observation, me regardait gouailleur :

— Eh ! bien, petit, faudra faire un brin de toilette.

— Et à votre locomotive aussi, ajoutai-je avec humeur.

— Ce n'était pas sans besoin. Des débris de tout ce qui avait été bœuf couvraient largement la machine, depuis le chasse-pierres et la cheminée jusqu'au tender. Pitre et son aide en eurent pour tout un jour à astiquer le 137. C'était un peu, pour moi, la revanche de ce qu'il appelait son bon tour." * *

Le bulletin du lendemain signalait l'accident. La locomotive no 137, P. Grandbois, mécanicien, avait frappé, par hasard, un animal errant sur la voie. Le mécanicien, avec un rare sang-froid, avait renversé la vapeur. Cependant, malgré la cloche d'alarme et le sifflet de détresse, la bête n'avait pu être évitée. Les dévoués employés ayant apporté la prudence requise en pareil cas, la compagnie déclina toute responsabilité.

JOSEPH BARNARD.

UNE INSTITUTION POPULAIRE

L'UNION FRANCO-CANADIENNE OFFRE A SES COMPATRIOTES DE LEUR FAIRE DES RENTES

A la demande d'un grand nombre de ses sociétaires, qui désirent profiter personnellement, de leur vivant, des ressources de la mutualité, au point de vue de la dotation, et en faire profiter leurs petits enfants, inhabiles à faire partie autrement de l'Union Franco-Canadienne, le Conseil Général et le Comité d'Organisation de cette association ont décrété l'établissement d'une section des rentes viagères.

Concurremment avec ses caisses de secours en maladie et de bénéfices au décès, l'Union Franco-Canadienne offrira donc à ses adhérents, dorénavant, les avantages d'une assurance à vingt ans, mis à la portée du très grand nombre des sociétaires et, encore plus spécialement peut-être, de leurs enfants.

L'assurance de dotation à vingt ans, qu'offre l'Union Franco-Canadienne, est une prime à la vie, à l'encontre des bénéfices au décès, qui ont plutôt le caractère d'une prime à la mort. Cela doit s'entendre en ce sens que, dans le cas des bénéfices au décès, il faut que le sujet assuré meure pour que ses ayants-droit jouissent des économies qu'il a faites ; pour l'assuré à vingt ans, il faut au contraire, que le sujet assuré vive, jusqu'à l'expiration de la 20ème année de sa participation, pour commencer à jouir, d'abord du capital complet versé par lui pendant les vingt ans, ensuite, de sa part proportionnelle des intérêts que rapporte la masse entière de l'avoir social, grossi par l'appoint de tous ceux qui sont morts ou qui ont abandonné, au cours de la période des vingt ans.

De quels soins n'entoure-t-on pas l'existence des petits enfants ainsi assurés ! On voit que le système des rentes viagères repose essentiellement sur un principe de saine économie sociale et moralisatrice.

L'Union Franco-Canadienne offre à ses adhérents de la Section des Rentes Viagères des parts uniformes de 25 cents par mois, plus de 5 cents pour l'administration, soit 30 cents par mois en tout, et une prime par année d'extra, pour frais de propagation. Chaque souscripteur peut prendre tel nombre de parts qu'il désire, pour lui-même, sa femme ou ses enfants. L'assuré ne retire rien pendant vingt ans, mais au bout de ce laps de temps, il a droit, s'il survit, au capital entier versé en son nom, au cours de la participation, et à sa part des intérêts généraux, comme susdit.

L'inscription à la section des Rentes Viagères ne comporte qu'un minime droit d'entrée de \$1.00 par part, pour couvrir les dépenses du recrutement, et aucun examen médical.

La pension une fois échue se continue d'année en année, pour les adhérents survivants, et proportion-

nellement au rendement des intérêts, ainsi qu'au nombre des pensionnaires en titre. Ceux-ci n'ont d'autre obligation que de continuer le versement régulier de leurs contributions ordinaires, et de fournir, chaque année, un certificat de vie.

La Section des Rentes Viagères de l'U. F. C. est basée sur un véritable principe d'assurance. Je vais démontrer cette thèse par un exemple.

Supposons qu'un homme d'une trentaine d'années, désirerait prendre une police à dotation de 20 ans, dans une des grandes Compagnies d'assurance, telles que la "New-York Life," "l'Ætna Life" ou la "Sun Life," ce Monsieur aurait à payer à peu près \$50.00 par année, soit \$1000.00 pendant 20 ans, et la Compagnie lui permettrait, en retour, quoi ? Le remboursement intégral du montant versé pendant 20 ans, c'est-à-dire le remboursement de la somme de \$1000, plus sa part des profits accumulés par la Compagnie pendant les 20 ans, s'il y en a.

Supposons, maintenant, que le même jeune homme prenne 11 part dans la section des Rentes Viagères de l'U. F. C. Il aura à payer, pendant les 20 ans, la somme de \$1023. Mais, à quoi aura droit ce jeune homme, après 20 ans de présence dans la section des Rentes Viagères de l'U. F. C. ? D'après l'article 18 des Règlements de la dite Section, lequel article ne peut être amendé, il aura droit : premièrement, au montant total payé par lui durant l'espace de 20 ans, c'est-à-dire, à la somme de \$1023 ; deuxièmement au partage, sa vie durant, avec les autres pensionnaires, des intérêts annuels que produit, chaque année subséquente, l'avoir social, déduction faite des capitaux remboursés aux survivants.

Comme on le voit, la différence principale qui existe entre le système à dotation des compagnies d'assurance régulière et la section des Rentes Viagères de l'U. F. C. c'est que, dans le premier cas, plus les décès sont nombreux, pendant cette période de 20 ans, moins les profits sont forts, tandis qu'au contraire, plus il meurt de membres, pendant la même période de 20 ans, dans la section des Rentes Viagères de l'U. F. C. plus les profits à partager seront élevés. Lesquels profits, comme on le sait, sont accordés sous forme de pension annuelle. N'avais-je pas raison de dire que la section des Rentes Viagères de l'U. F. C. est basée sur un véritable principe d'assurance.

L'Union Franco-Canadienne, au moyen de ses nombreux bureaux de perception, déjà disséminés par tout le pays, pour le service de ses secours en maladie et bénéfiques à la mort, facilite énormément le paiement des contributions pour la Section des Rentes Viagères.

Il y a donc lieu de compter, de la part de nos compatriotes, pour le bien-être desquels a été résolue cette fondation—qui vient compléter d'autant le cycle de la puissante organisation économique et nationale que

les directeurs de l'Union Franco-Canadienne ont en vue — il y a lieu de compter sur le patronage important que faisaient espérer les nombreuses demandes à la suite desquelles il fut décidé d'établir cette Section des Rentes Viagères.

J.-M.-AMÉDÉE DENAULT.

Le monument Franco-Mexicain de Puebla (Mexique)

Le 7 janvier 1901 a été inauguré à Puebla un monument élevé à la mémoire des soldats français et mexicains morts sous les murs de cette ville en 1862-1863.

L'idée pieuse de ce monument, venant, quarante ans après une guerre sanglante, consacrer la réconciliation spontanée des deux peuples, a germé, il y a quatre ans, dans l'esprit de M. Boulard Pouqueville, chargé d'affaires de France au Mexique. Ce projet, accueilli avec enthousiasme par les membres de la colonie française de Puebla et par tous nos compatriotes établis au Mexique, a pu, grâce à leur concours pécuniaires, prendre corps. Le monument, dû à la collaboration du sculpteur Marcel Desbois et de l'architecte Morin-Goustiaux, s'élève maintenant au milieu du cimetière français de Puebla.

Le groupe qu'a modelé M. Marcel Desbois est ainsi composé : au premier plan, un zouave français et un soldat mexicain se donnent la main. L'ange de la paix les domine, la main droite appuyée sur l'épaule du zouave, la main gauche élevant au-dessus du soldat mexicain un rameau d'olivier, emblème de la paix.

L'inauguration du monument a donné lieu à une cérémonie particulièrement solennelle. Elle était présidée par le général Porfirio Diaz, l'un des combattants des anciennes luttes, l'un de nos adversaires d'autrefois, aujourd'hui le président respecté de la République mexicaine, homme d'Etat éminent, sous l'habile direction duquel la jeune nation mexicaine a pris dans le cours de ces dernières années un essor économique admirable.

C'est le président Porfirio Diaz lui-même qui a fait tomber le voile qui recouvrait le groupe. Un poète mexicain, tout vibrant d'enthousiasme, M. Andrés Ortega, a salué l'apparition de l'œuvre de M. Marcel Desbois en déclamant une ode très éloquentes : "A la France immortelle !" qu'il avait écrite tout exprès pour la circonstance. Deux discours ont suivi, prononcés tour à tour par M. Boulard Pouqueville et par M. le général Porfirio Diaz qui ont exprimé en termes particulièrement chaleureux l'amitié réciproque des deux pays.

Enfin un avocat, M. Urrutia, a offert, au nom des vétérans mexicains, une médaille commémorative, en or, à la colonie française de Puebla.



LE GROUPE COURONNANT LE MONUMENT

SIMPLICITÉ DE PHILOPÉMEN

Craignez, en jugeant un homme par ses habits et son extérieur, de vous tromper souvent, car l'on ne peut disconvenir que Dieu ne pouvait mieux dégrader ses dons extérieurs, qui font souvent l'objet de nos vœux, qu'en les accordant comme il le fait fréquemment, à des misérables, et en les refusant à un grand nombre de gens de bien. Prenez garde surtout qu'il ne vous arrive une méprise pareille à celle de Philopémen, qui fut un grand général chez les Grecs, se trouva un jour victime.

Il était fort simple dans sa mise, et marchait sans gardes et sans cortège. Un jour, il se rendit pour y dîner, dans la maison d'un ami, ne doutant pas qu'il n'y fût bien accueilli. Mais l'ami était absent. La maîtresse de la maison, qui attendait le général des et qui ne comprenait point que, lui qui occupait une si haute position, pût marcher sans qu'une garde nombreuse l'accompagnât partout, le prit pour un domestique, et de peur que le dîner ne fût en retard, le pria de vouloir bien l'aider.

Philopémen, sans difficulté, ôta son habit, et sans crainte de compromettre sa dignité, se mit à fendre du bois. Sur ces entrefaites, le mari survint, et, dans la surprise que lui causa un tel spectacle, s'écria :

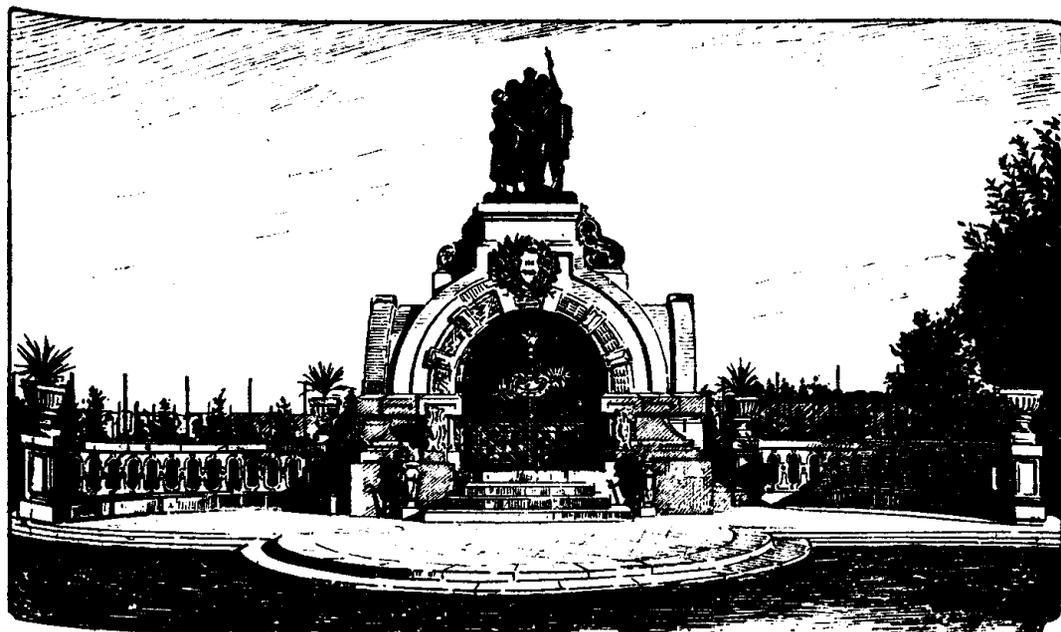
—Qu'est-ce donc ? Philopémen ! Que veut dire ceci ?

—Ne t'étonne pas ainsi, répondit Philopémen, je paie en ce moment l'intérêt de ma mauvaise mine.

Critique bien placée.—Lorsque, en 1769, on joua le *Déserteur*, de Sedaine et Monsigny, qui obtint un grand succès et qui souvent repris, est encore considéré comme un des chefs-d'œuvre de la vieille école lyrique française, des jaloux firent courir dans Paris cette épigramme :

D'avoir hanté la comédie,
Un pénitent, fort bon chrétien,
S'accusait et promettait bien
De n'y retourner de sa vie.
" Voyons, lui dit son confesseur,
C'est le plaisir qui fait l'offense.
Que jouait-on ?
—Le *Déserteur*.
—Vous le lirez pour pénitence."

Faites donc des chefs-d'œuvre !



VUE D'ENSEMBLE DU MONUMENT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 MARS 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

FRANC - PARLER

UN DÉFAUT NATIONAL

Il existe une classe d'hommes qui se rendent malheureux et deviennent insupportables pour ceux mêmes qui leur veulent le plus de bien : ce sont les défiants et les soupçonneux.

Ils s'épeurent facilement de tout ce qui leur paraît insolite ou qu'ils ne peuvent comprendre. Les faits les plus insignifiants prennent à leurs yeux des proportions considérables ; les actes les mieux intentionnés de leurs amis sont toujours interprétés en mauvaise part.

L'esprit de défiance leur fait croire que tout le monde est capable de les tromper. Un homme défiant ne connaît plus de repos ; il nie l'amitié et l'honnêteté. Il devient crédule et incrédule d'une toute autre façon que l'homme ordinaire sur le compte des humains.

L'homme défiant arrive vite à se convaincre qu'il n'y a que deux classes de gens en ce monde : les dupes et les dupés, et comme il a peur de faire partie de cette dernière catégorie, il voit des pièges partout.

* *

La défiance est une maladie contagieuse et héréditaire. Elle est particulière aux caractères faibles. Voyez l'homme fort, intellectuellement. Il est sûr de ses ressources, de son jugement, de son habileté ; il ne se trouble pas la tête inutilement pour des futilités, il ne tâche pas de voir noir lorsqu'on lui montre blanc, il n'essaie pas de ruser inutilement, de faire de la misère à ceux qui n'entravent pas sa route. Il va son chemin bravement, prêt à faire face à tout ennemi déclaré, à déjouer toutes conspirations, mais il attend d'avoir des preuves avant d'attaquer.

En agissant ainsi, il conserve ses forces pour les occasions sérieuses et ne les dépense pas sans profit, à combattre des fantômes ou des moulins à vent.

Sa conduite toujours droite, son humeur égale et sa royauté lui attirent des amis au lieu que l'homme faible se rend désagréable et se fait des ennemis de tous ceux qu'il soupçonne sans raison.

Quelle misérable existence doit mener l'homme défiant ? Combien triste doit lui paraître la vie ? Combien il faut le plaindre puisque sa manie tyrannique le rend misanthrope et pessimiste.

Mais qui peut en démêler la cause première ? Ne serait-elle pas le résultat d'une éducation insuffisamment virile ? Alors, ce serait dans les familles qu'il faudrait réagir contre l'esprit de défiance. C'est là que se moulent les caractères et les énergies, que se forment les hommes qui entreront plus tard, à leur tour dans les combats de la vie.

Ce serait faire une bonne œuvre et donner de bonnes armes aux lutteurs que de les mettre en garde contre ce défaut qui menace de devenir national.

A. MIZARE.

CAUSERIE ARTISTIQUE

L'apparition de Mme Albani, notre célèbre cantatrice canadienne, a comme toujours, été saluée avec enthousiasme.

Il n'y a pas à dire, Mme Albani est une grande artiste, qui n'a rien perdu de ses hautes connaissances théoriques. Malheureusement, il y a : ... du temps l'irréparable outrage... contre lequel il est bien difficile de ne pas s'insurger.

Je me souviens, il y a quelques années, à la dernière audition de Mme Carlotta Patti, dans *Juliette de Roméo et Juliette* de Charles Gounod, au Grand Opéra de Paris, la presse française, à l'unanimité, tout en rendant à la vaillante artiste la gloire qui lui était légitimement due, fit remarquer que pour une chanteuse tout comme pour un général d'armée, arrivait la limite... et la retraite.

Ceci n'enlève rien au talent de l'artiste, mais lui fait comprendre qu'il est souvent préférable dans l'intérêt de sa réputation, et du souvenir, qu'il ou qu'elle s'arrête à temps.

Que ce soit un artiste lyrique ou un chanteur d'opéra, il faut qu'il sache que c'est sur la dernière impression que s'arrêtera la critique définitive.

Laissons donc dans l'esprit du public une impression favorable et surtout inaltérable.

Il est incontestable que Mme Albani a été une grande artiste, c'est même une des gloires de notre pays. Elle me pardonnera mes paroles, mais j'ose dire que sa réputation étant nationale, nous en sommes aussi fiers qu'elle, et avons bien le droit de la défendre et de la sauvegarder.

* *

Au Théâtre National Français, les débuts de M. Paul Cazeneuve ont été un succès sans précédent. Cet artiste éminent a su de suite captiver son public et l'initier aux grands effets de la scène franco-américaine.

Car, on ne doit pas en douter, M. Cazeneuve tout en étant français, est une des étoiles de la scène américaine. Il a su y prendre une place digne de son talent. Cependant le *modus américain* est resté gravé en lui, et cela n'est pas un défaut, puisque nos voisins d'au delà la ligne 45^{ème} sont excessivement avancés au point de vue scénique.

Dans le rôle du *Méphisto* de *Faust*, M. Cazeneuve a soulevé son auditoire. Du reste cela était à prévoir, car il a obtenu dans ce rôle un énorme succès dans tous les États-Unis.

Le Théâtre National Français jouera durant 15 jours *Faust*, puis on nous promet *Le Maître de Forges*, *Quo Vadis*, *Les Trois Mousquetaires* et une foule d'autres pièces à grands effets.

* *

Le 12 mars au Cercle Ville-Marie, grande séance dramatique et musicale. Au programme nous voyons : Mme Dubé, l'excellente pianiste bien connue dans nos différentes sphères artistiques.

M. J.-J. Goulet, le violoniste, directeur de l'Orchestre Symphonique a donné une conférence sur *Le Violon*. Ce sujet, très bien traité du reste, a été fort apprécié du public.

Enfin, pour finir, la délicieuse opérette d'Offenbach, *Tromb-al-ca-zar*.

Les amateurs ont donné une exécution vraiment remarquable.

Cette séance était sous la présidence d'honneur du Dr J. J.-Prume.

* *

Le théâtre Proctor marche de succès en succès et à l'heure présente, nous pouvons être assuré d'avoir un théâtre de Vaudeville de toute première classe.

On parle entre les branches, de la formation d'une troupe d'opéra français, à Montréal. On prétend même que cette rumeur est absolument fondée. Le

chef d'orchestre a été engagé et les représentations commenceraient incessamment.

Pourvu que tout ceci ne soit pas que du vent !

JÉHIN-PRUME.

AUX SOIREEES DE FAMILLE

Le 21 mars, on jouera une comédie de notre collaborateur M. Jéhin-Prume. Cette comédie intitulée *Si Bémol*, est une étude de mœurs modernes. Les exécutants seront Miss Bianca-Lyons et M. Jules Jéhin.

GEORGES DELFOSSE

La première fois que je le vis, il était dans son atelier, un véritable atelier d'artiste où tout semble jeté çà et là dans un tohu-bohu involontaire mais où réellement tout est disposé avec symétrie, avec élégance, avec art. Un élégant désordre est un effet de l'art.

Il était juché sur son escabeau où il travaillait à sa grande toile, *La Sainte Famille*. Dès qu'il m'aperçut, il descendit bien vite et me donna une cordiale poignée de mains.

M. Delfosse n'est pas grand, mais en revanche il a une grande âme, une âme d'artiste. Il sent, il comprend, il apprécie et il sait rendre d'une façon admirable sur la toile tout ce que son cœur a senti, son esprit a créé et son imagination a formé ! Car, pour moi, la reproduction fidèle des objets de la nature n'est pas tout, il y faut de la vie, de l'âme, du cœur. Peintre, poète ou musicien c'est la même chose, il n'y a que la forme qui diffère.

Notre jeune artiste est né au rapide Saint-Henri de Mascouche, le 8 décembre 1869. Il n'avait pas quinze ans qu'il suivait les cours de dessins du fameux abbé Chabert. Il prenait en même temps des leçons de peinture de MM. Bell et Brymner. A cet âge où l'enfant ne pense qu'au jeu, M. Delfosse voyait déjà la renommée lui tendre la main et suivant les vers de Corneille.

...aux âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

M. Delfosse se faisait déjà connaître à l'âge de quatorze ans. Tous les journaux du temps ont parlé de certains travaux exécutés alors par M. Delfosse.

Voici ce que disait l'*Étendard* :

Nous voulons parler d'un jeune artiste de grand avenir, le jeune Georges Delfosse, âgé de quatorze ans, qui excelle tout particulièrement dans le dessin d'après nature et il en a donné une preuve non équivoque en dessinant comme travail ordinaire, à l'Institut, son portrait de grandeur naturelle, dans le miroir affecté à cet usage.

Tout le monde s'arrête devant les œuvres de ce petit prodige, comme devant être celles d'un artiste couronné. Il sera peut-être, un jour, la gloire de son pays. Son professeur, M. l'abbé Chabert, a le plus vif désir de l'envoyer à Paris.

Cette prophétie se réalise de jour en jour, vu le talent naturel de l'artiste joint à une grande ardeur au travail.

A vingt ans, M. Delfosse avait déjà créé des toiles hautement prisées telles que : *l'Île Sainte-Hélène*, *saint Roch en prière*, une *Tête de jeune fille*, un *Clair de Lune*, une vue de *la Côte Saint-Paul*, un *Soir d'Été*, le *Complot*, une partie du village de *Saint-Henri de Mascouche*, et une foule d'autres, où l'on remarque un excellent coloris et une bonne touche.

Depuis, M. Delfosse a peint plusieurs toiles remarquables, entre autres : le portrait de Sir Wilfrid Laurier, qui a été vendu plus de mille dollars ; le portrait du Dr Mount, qui a mérité le premier prix à l'Exposition Provinciale de 1891 ; le portrait du préfet du pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, M. le Dr Duchesneau ; de M. G. Laviolette, ancien préfet ; de Mme Boileau ; de Mme Laviolette ; de M. J.-T. Drollet, seigneur de Saint-Marc ; de M. Dumont-Laviolette ; de M. Hyacinthe ; de Mme Beauchemin ; des éventails peints pour Lady Chapleau ; le portrait de l'hon. juge Rainville ; dix tableaux dans la cathédrale

Les prédicateurs du Carême à Montréal



M. LE CHANOINE ARCHAMBAULT, DE LA CATHÉDRALE



Photos Laprés & Lavergne, 360, rue St-Denis

LE R.P. LALANDE, DU GÉSU

de Montréal ; un grand chemin de croix pour l'église de Joliette ; trois tableaux de quatorze pieds pour l'église Saint-Henri de Mascouche ; un tableau de 9 x 12 pieds pour la chapelle de la prison des femmes ; *La Cène*, tableau de huit pieds pour le monastère de la Visitation, de New-York ; un tableau de quinze pieds pour l'église Saint-Félix de Valois et un autre de quinze pieds, *La Sainte Famille*, etc. Actuellement il met la dernière main aux portraits du chevalier Drolet et de Mme Drolet. Notre artiste canadien est bien jeune, il a à peine trente ans, et cependant ses œuvres sont déjà excessivement nombreuses.

M. Delfosse fait du dessin à la plume en amateur. Mentionnons entre autres, le portrait de lady Laurier, l'illustration des *Femmes Révées*, de M. Albert Ferland et de *Florence* de M. Rodolphe Girard où l'on remarque beaucoup de talent et d'originalité.

L'espace nous manque pour apprécier l'œuvre de M. Delfosse en détail, mais les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ pourront en avoir une idée par les tableaux que nous reproduisons dans ce numéro et qui se recommandent principalement à l'admiration des connaisseurs.

M. Delfosse n'a pas eu le bonheur d'étudier la peinture sous les grands maîtres. Il a appris les secrets de l'art à sa propre école, pour ainsi dire, et cependant c'est l'une de nos meilleures palettes. Si les Canadiens lui continuent l'encouragement qu'il mérite à si juste titre, il deviendra l'une des plus pures gloires artistiques de notre pays.

RODOLPHE GIRARD.

LA LANGUE FRANÇAISE

Cueillons dans "Le Bon Journal" un charmant article qui nous apprendra à aimer notre langue davantage.

Lorsque la parole de la France se fait moins entendre, l'idéal perd sa grande interprète et le monde voit diminuer la conception de la justice, de la générosité, de la vérité.

Mais ce n'est pas des sentiments de notre pays et de

notre race que je veux parler aujourd'hui ; mon attention se tourne vers la langue française si claire, si pleine de nuances, dont les peuples ne sauraient se passer pour les affaires internationales.

M. de Bismark l'avait essayé un instant, en 1871, à la suite de nos désastres. Parce que la fortune infidèle avait trahi nos armes et déserté nos drapeaux, il s'était figuré que l'Allemagne pouvait prendre simplement notre place en Europe.

L'erreur était grande, car la victoire qui est femme et changeante comme l'onde, ne supprime pas le passé et n'assure point l'avenir.

Il ne suffit pas d'une campagne heureuse ni d'une guerre même inespérée dans ses résultats pour effacer des annales de l'humanité ce que les siècles y ont écrit.

Charlemagne, Louis XIV, Napoléon Ier. ont gravé le nom de la France dans l'imagination des nations en caractères si profonds que rien ne saurait les détruire de longtemps. Le maréchal de Moltke, malgré la précision mathématique de l'organisation militaire qu'il a donnée à son pays, n'a été qu'un grand caporal, et les souvenirs du petit caporal n'en sont pas atteints.

Donc M. de Bismark avait cru qu'il pourrait imposer la langue allemande aux chancelleries de l'Europe, et il avait envoyé à Saint-Petersbourg une dépêche en allemand.

On lui répondit en russe qu'il ne savait pas parler et qu'il dut faire traduire. Mais, s'il ne comprenait pas ce dialecte, il comprit la leçon, et il ne recommença plus.

Le français eut un succès notable à Pékin, lorsqu'il s'est agi de remettre la note collective des puissances aux plénipotentiaires chinois.

Après avoir énuméré les conditions imposées au Céleste Empire, le texte proposé par l'Angleterre contenait que les troupes alliées n'évacueraient pas Pékin, avant que la Chine eût *supply* ce qui lui était prescrit.

Dans l'opinion anglaise, ce verbe *supply* voulait dire avant que la Chine eût accepté les conditions. Les diplomates allemands soutenaient que cela signifiait : " eût rempli " les conditions.

Naturellement la différence était énorme entre ces deux interprétations. Faire accepter ce que l'on veut au " Fils du Ciel " est aisé, les Chinois disant oui facilement, mais remplir ses engagements préoccupe peu un mandarin.

On ne s'entendait donc pas, quand le ministre de France a proposé de mettre l'expression " se conformer à ses conditions ", ce qui a rallié tous les suffrages, parce que ce verbe a une signification élastique, pas trop impérieuse. En s'en servant, on ne s'engageait pas absolument, car on restait juge de l'heure où la Chine serait conformée aux volontés des puissances.

Cette nuance délicate n'aurait pu être donnée par aucune langue. Le français seul dit une foule de choses par une réticence, par une exclamation.

Aussi la France est-elle l'unique pays où l'on cause ? Partout ailleurs on parle.

Chez nous, grâce à la conformation de nos phrases, la pensée de l'interlocuteur est comprise, avant qu'il se soit tu. Dans la plupart des autres langues, le verbe ne vient qu'à la fin. Il faut donc l'attendre pour savoir ce que la personne veut dire.

De là, cette facilité d'interruption et cette vivacité des reparties, dont les étrangers sont toujours surpris. Sans doute la promptitude de l'intelligence nationale est pour beaucoup ; néanmoins, ne soyons pas trop fiers de notre esprit, notre langue y a sa part.

L'Italien, par exemple, avec ses incessants superlatifs est bien l'expression d'un peuple qui a une tendance à l'exagération et l'Espagnol à des mots et des tournures, dont la solennité convient à un hidalgo, drapé dans son manteau.

Les Anglo-Saxons d'Amérique, comme de la Grande-Bretagne, parlent beaucoup mieux quand il s'agit d'affaires commerciales que de choses purement spéculatives. Nous, nous possédons un vocabulaire charmant pour le flirt.

Car nous sommes restés la nation de la galanterie, ayant le culte de la femme, la plaçant sur un pavois. Les Français sont demeurés prêts à suivre une Jeanne d'Arc, s'il en arrivait une nouvelle. Ce n'est pas notre enthousiasme éventuel qui manque, mais bien la vierge de Domrémy. — Vicomtesse NACLA.



Le vieux mendiant
La cène, d'après G. Doré
Villa de Sir Wilfrid Laurier, aux Eboulements

Bouquet d'asters — Sur le lac Erie
M. Georges Delfosse
Le château de Rancézy

L'Assomption de la Vierge
Effet de lune
Un coin d'atelier

L'œuvre de M. Georges Delfosse

S

ver-
com-
imes
rais.
alent
Nous
nter

cueil
elles,
t pp.

SAIS,
Aca-

CA-
d'un
par

GUE
mie,
dic-
régu-
avec
orme
mie.

Cet
s son
illus-
ntes,
reste
pact,

re il-
e. 1

e 184

t vol.

bl. de

bl. de

même

ERI-
à nos
mé de

oïque
1 vol.

r Al-

ANA-
cédée
le 250

BUS-
d in 8

sac, 1

roman
tion,

maro-
à l'in-
ur sur

Con-
s sim-
sons ;
series,
uérés,
e plus

ébène
Les
e tou-

roix et
avec

abon-



La Sainte Famille
Sir Wilfrid Laurier

Lady Laurier

Saint-Félix de Valois
M. le Dr Duchesneau

L'œuvre de M. Georges Delfosse

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

CONCOURS DES DAMES

Nous prions les dames qui ont gagné des prix au concours, de nous envoyer, immédiatement, une copie de leur réponse primée.

On devra comprendre que toutes les concurrentes attendent impatiemment la publication de ces réponses. — A.

- 1er prix : Bien humble ;
2e — Vieille fille ;
3e — Zéna ;
4e — Canadienne ;
5e — Agnès ;
6e — Ruban bleu ;
7e — Primerose printanière ;
8e — Paule Hyssonne.

MENTIONS HONORABLE

- 1ère mention : Marguerite des bosquets ;
2e — Ave ;
3e — Sursum Corda ;
4e — Ethel.

DÉFINITIONS DIVERSES DE L'AMOUR

Qu'est-ce donc que l'amour ? Réponds-moi jeune fille.
— Mais, c'est être distraite en poussant mon aiguille,
Sentir battre mon cœur près de celui qui m'aime
Rougir quand il est là mais être aise quand même,
A mon avis, voilà ce que c'est que l'amour.

Et qu'est-ce que l'amour, à ton avis, jeune homme ?
— C'est me mettre en chemin quand le sommeil m'assomme
Pour courir auprès d'elle y trouver le temps court ;
C'est me taire en craignant un mot qui l'effarouche,
C'est lui prendre un baiser timide sur sa bouche...
A mon avis, voilà ce que c'est que l'amour.

Qu'est-ce donc que l'amour, selon toi, jeune épouse ?
— C'est d'être toute à lui, d'être de lui jalouse ;
Quand il est au travail d'espérer son retour ;
C'est me sentir heureuse aussitôt qu'il se montre
Et c'est courir les bras ouverts à sa rencontre,
Oui, voilà, selon moi, ce que c'est que l'amour.

Qu'est-ce donc que l'amour, dis-moi, mari fidèle ?
— C'est le soir arrivé de retourner près d'elle
En ayant toujours soin d'éviter un détour ;
C'est plus à son côté, qu'au cabaret, me plaire,
C'est le samedi, rendre en entier mon salaire,
Oui, voilà, selon moi, ce que c'est que l'amour.

Et qu'est-ce que l'amour, selon toi, jeune mère ?
— M'inquiéter au plus léger mal éphémère
De bébé : quand ses bras de mon cou font le tour,
Le manger de baisers et me sentir ravie ;
Prier le Ciel qu'il ait heureuse et longue vie,
Comme mère, voilà ce que j'appelle amour.

Qu'est-ce donc que l'amour, dis-moi, beau militaire ?
— Désirer mon pays le premier de la terre ;
Aux accents du clairon, au bruit cher du tambour,
Sentir battre mon cœur, pénétré de vaillance,
Être prêt à marcher au feu sans défaillance,
Soldat, oui voilà, moi, ce que j'appelle amour.

H. TENEUR.

L'AMOUR

A celui qui veut savoir.

Tout homme a senti, ne fût-ce qu'un jour, cette étrange ivresse. Il y a un visage dont l'éclat illuminait ses insomnies, des yeux dont il a cherché le regard comme une plante cherche l'air et le soleil ; une voix entre toutes à fait tressaillir les cordes intimes de son âme, et il a cru que ce visage, ce regard, cette voix étaient nécessaires à sa vie. Qui n'a passé le soir sous une fenêtre endormie avec l'espérance obstinée d'y voir seulement glisser une ombre ? Qui n'a ramassé une fleur tombée ou jetée pour la garder toujours ? On a été jaloux, on a versé des larmes dont on se souvient encore, dont on savoure encore l'amertume chère longtemps après avoir oublié l'objet de tant de douleurs. Un lieu a été sacré sur la terre et

l'on s'y est rendu seul, afin de revoir l'herbe foulée au pas de cette fée de la jeunesse qui semblait laisser partout des vestiges dorés. Quelque but que l'on ait voulu poursuivre à l'heure radieuse de ces premiers élans où l'on croit tout atteindre, on s'est dit : Une seule âme, un seul regard me suivront dans la carrière ; un cœur, un seul cœur fera des vœux pour moi, se réjouira si je triomphe, se désolera si je succombe !... Et de tous les rêves de gloire, ça été le plus doux. Oui, tout homme a traversé cette fournaise, tout homme a été plus ou moins longtemps sous l'empire d'une femme, qui souvent ne l'a pas su. Il a voulu vivre, souffrir, travailler, mourir pour elle. Il a respecté, haï, pardonné ; il a aimé enfin, et de cet amour il a conservé un souvenir aussi durable que la vie.

LOUIS VEUILLLOT.

Amour, être de l'être, amour, âme de l'âme,
Nul homme, plus que moi, ne vécut de ta flamme !
Nul brûlant de ta soif sans jamais l'épuiser,
N'eut sacrifié plus pour t'immortaliser !
Nul ne désira plus, dans l'autre âme qu'il aime,
De concentrer sa vie en se perdant soi-même
Et dans un monde à part, de toi seul habité,
De se faire à lui seul sa propre éternité.

LAMARTINE.

C'est beau de voir un astre s'allumer,
Le monde est plein de merveilleuses choses,
Douce est l'aurore, douces sont les roses,
Rien n'est si doux que le charme d'aimer,
La clarté vraie et la meilleure flamme
C'est le rayon qui va de l'âme à l'âme.

Aimer c'est voir, sentir, rêver, comprendre,
L'esprit plus grand s'ajoute au cœur plus tendre.

VICTOR HUGO.

L'homme est tellement créé pour l'amour qu'il ne sent homme que du jour où il a la conscience d'aimer pleinement. Jusque là, il cherche, il s'inquiète, il s'agite, il erre dans ses pensées. Dès ce moment, il s'arrête, il se repose, il est au fond de sa destinée.

Il y a un éternel amour dont le nôtre n'est qu'une goutte. Nous irons le confondre ensemble dans l'océan divin où nous l'avons puisé ! Cet océan, c'est Dieu !

MGR BOUGAUD.

L'amour entre dans le cœur à l'improviste ; il devance tous les mouvements ou du moins n'en suit aucun et la réflexion même lui devient complice ; aussitôt qu'il existe, il aveugle, et lorsqu'il a étendu ses profondes racines, rien de ce qui n'est pour lui-même ne saurait les ébranler.

Mme SWETCHINE.

L'amour ? Un mot et rien qu'un mot gonflé de vent
Qu'on prodigue toujours, qu'on profane souvent,
Qui sert d'excuse à tout, à tous, un mot qui sonne
Dont abuse chacun, mais sans tromper personne.

LAURE CONAN.

L'amour charme le cœur et pas plus que lui il ne saurait vieillir.

La vie sans amour est un ciel sans étoiles, un parterre sans fleurs, un écrin sans bijoux. — L. C...

CHRONOLOGIE DE L'AMOUR

- A quinze ans, on rêve ;
A vingt ans, on chante ;
A trente ans, on cause ;
A quaranté ans, on professe ;
A cinquante ans, on se recueille ;
A soixante ans, on raconte ses campagnes.

MME DE GIRARDIN.

SOIRÉES DE FAMILLE

Jeudi prochain, 21 mars, reprise de *Mme la Maréchale* par les artistes des Soirées de Famille. C'est à la demande d'un grand nombre d'habitues que la Direction a mis à l'affiche cette pièce incomparable. Ceux qui ont entendu *Mme la Maréchale* se rappellent sans doute le succès immense qu'elle a obtenu, il y a trois semaines. Ce fut un des plus beaux triomphes artistiques qui aient été données aux Soirées de Famille. Ce qui n'est pas peu dire. Bien peu de pièces présentent autant de ressources, autant de contrastes de caractères, autant de scènes alternativement gaies et alternativement poignantes. *Mme la Maréchale* est un de ces types qui fait ressortir la société formée par Napoléon, à la même ressemblance que *Mme Sans-Gêne* de Victorien Sardou.

M. Tremblay sera de la distribution ainsi que MM. Delagny et Denis, Duhamel et Bédard qui vont nous revenir cette semaine, outre Mlle Calder, Mme Denis et Mlle Croteau.

Mais ce qui haussera encore l'éclat de la représentation de jeudi prochain, c'est la délicieuse petite pièce musicale du Dr Jéhin-Prume intitulée *Si Bémol*, pièce à deux personnages dont le rôle sensationnel sera rendu par Mlle Bianca Lyons qu'on a déjà si goûtée dans le personnage de Victoria Boxoon de *Marié 3 fois malgré lui*. Le public s'est souvent demandé avec intérêt où avait débuté Mlle de Bianca-Lyons, où elle avait puisé ce geste gracieux, cette aisance si facile sur la scène. Or aujourd'hui, s'il nous est permis de renseigner le public et nous tenons à dire que Mlle Bianca-Lyons et Mme Jéhin-Prume sont la même personne.

Mme Jéhin-Prume nous révélera un talent qui nous est encore inconnu dans *Si Bémol*. Elle fera applaudir et savourer en elle une violoniste du plus haut mérite. Ce solo de violon fait partie de la pièce que son mari a créée à dessein. Mme Jéhin-Prume a été un des plus brillants élèves du défunt professeur Prume, notre grand artiste. Et elle aurait certainement été une des gloires du Conservatoire si sa destinée, en lui faisant rencontrer le Dr Jéhin-Prume, ne lui eut donné une autre direction. Nous aurons donc à la fois le plaisir de l'entendre jeudi, 21 mars, comme actrice et comme musicienne, ce qui donnera à cette représentation un double intérêt.

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de FEVRIER, qui a eu lieu samedi le 2 courant, a donné le résultat suivant :
Gagne une piastre ou 6 mois d'abonnement chacun :

136	10,140	18,581	23,722	31,292	34,333
567	10,629	19,419	23,930	31,420	34,714
935	11,033	20,302	23,994	31,519	34,952
1,064	11,187	20,531	24,156	31,702	34,976
1,121	11,273	20,829	24,571	31,931	35,171
2,169	11,748	21,133	25,138	32,044	35,718
3,888	12,191	21,344	26,494	32,151	36,293
4,632	12,630	21,585	27,951	32,536	36,540
4,993	13,114	21,767	28,521	32,970	37,117
5,210	13,412	22,191	29,213	33,078	37,362
5,742	14,239	22,488	30,148	33,195	37,932
6,271	14,734	22,939	30,376	33,210	38,404
7,387	15,557	23,104	30,771	33,713	39,154
8,937	16,176	23,341	31,058	34,102	39,616
9,321	17,237	23,567	31,199	34,201	40,800

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de FEVRIER, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal dans les 30 jours, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.



Remarquez cette Bouteille !!

Ce n'est qu'un cliché, mais il représente exactement, non pas la grandeur, dont il n'est qu'une réduction, mais la forme et le libelle de la bouteille de trois demiards contenant cet éminent tonique connu aujourd'hui par tout le Canada sous le nom de VIN DES CARMES.

Remarquez, s'il vous plaît, l'absence de luxe et la grande simplicité de l'embouteillage. C'est que les introducteurs de ce Vin au Canada ne veulent pas faire payer de franfreluches au public. La maladie comporte toujours assez de dépenses par elle-même, sans que les malades aient à payer des dépenses inutiles pour les ornements de la bouteille qui contient le tonique dont ils ont besoin. Un homme sérieux n'enveloppe pas ses lettres dans de la dentelle. L'habit ne fait pas le moine.

Le VIN DES CARMES est un tonique sérieux, solide, que tous les médecins recommandent, que les hôpitaux, les hospices, les communautés religieuses, les collèges et les pensionnats regardent comme indispensable dans leurs infirmeries, et dont des centaines et des milliers de CERTIFICATS signés par des noms honorables et parfaitement connus, attestent à l'évidence, dans les cas les plus divers, les très salutaires effets. Hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, vieillards, enfants, les malades de tout âge et de toute condition, — pourvu qu'ils n'aient pas de maladie organique, — sont guéris, ou du moins, promptement et extraordinairement soulagés par le VIN DES CARMES.

Ce n'est pas nous qui disons ces choses : ce sont plutôt les malades d'hier, les guéris d'aujourd'hui qui viennent d'eux-mêmes exprimer leur reconnaissance pour le bien que le VIN DES CARMES leur a fait. Et voilà pourquoi nous parlons si peu nous-mêmes dans nos annonces. Nous laissons parler la reconnaissance publique, et nous ne pouvons suffire à publier tous les témoignages que nous recevons. Lisez nos témoignages de ce jour.

MM. A. Toussaint & Cie, de Québec, viennent d'ajouter à la liste des négociants québécois qui vendent en gros le VIN DES CARMES le nom de M. J.-E. Livernois, importateur de médecines brevetées.

Avis au commerce.

UN FAIT

Un orateur de la chaire remis en voix

Nos lecteurs savent que les règles monastiques ne permettent pas aux communautés franciscaines de délivrer des certificats. Mais il y a bien des choses que l'on a le droit de dire sans y être autorisé, et nous ne pouvons taire le fait que l'on entend aujourd'hui prêcher le carême dans une église de Québec par un Révérend Père Franciscain dont l'extrême faiblesse l'avait forcé, il y a quelques semaines, à quitter l'enseignement.

Par suite d'un long surmenage intellectuel, le Révérend Père en était venu à souffrir d'une dyspepsie opiniâtre. Son estomac en était réduit à ne plus pouvoir garder aucun aliment. Le Révérend Père avait eu recours à plusieurs des médicaments prescrits pour son état, mais ce fut sans succès, et son état était absolument désespéré, lorsqu'il eut l'occasion d'entendre parler du VIN DES CARMES. Deux bouteilles seulement de ce merveilleux tonique ont rendu au zélé religieux la force de reprendre les fonctions de son ministère.

Un frère de la même maison—(avenue des Erables à Québec)—s'est relevé d'une extrême faiblesse, en faisant usage du VIN DES CARMES suivant les directions de ses supérieurs.

Voilà des faits que nous connaissons, et bien que nous n'y soyons pas autorisés, nous n'avons pas peur de les publier sous notre propre et unique responsabilité. Nous ne craignons aucun démenti.

UNE COMMUNAUTE RELIGIEUSE

MONT SAINT-JOSEPH

Peterboro (Ontario), 9 octobre 1900.

Messieurs,—Plusieurs de nos Sœurs se sont très bien trouvées de



L'usage du VIN DES CARMES, et nous n'hésitons pas à déclarer que c'est un excellent tonique.

Vos très humbles,
Les Sœurs de Saint-Joseph.

POUR LES ENFANTS SOUFFRANT DE DEBILITE ET DE MANQUE D'APPETIT

Etant, pour affaire professionnelle, chez un médecin de Québec, il me fit un si chaud éloge du VIN DES CARMES que je me décidai d'en faire usage dans ma famille. Mes enfants souffraient de débilité et de manque d'appétit. En commençant à prendre ce vin l'effet m'a émerveillé. Ce VIN DES CARMES est véritablement la préparation la plus digne d'emploi.

O.-F. MOFFETT, M. V.
Québec.

CELUI-LA SEUL EST BON

Québec, 9 janvier 1900.

Messieurs,

Je crois devoir porter à votre connaissance le fait suivant : Mon épouse souffrait depuis longtemps d'une extrême faiblesse, d'autant plus étrange qu'elle avait conservé son bon appétit. Elle ne pouvait se tenir debout. Elle faisait pourtant un usage constant des différents vins médicinaux si pompeusement annoncés depuis nombre d'années. Dernièrement, le médecin lui prescrivit le VIN DES CARMES, et depuis les forces lui sont revenues par enchantement ; elle est maintenant aussi alerte que moi, et nos amis et clients qui l'avaient toujours vue si faible, n'en reviennent pas. Le VIN DES CARMES n'a pas encore eu de meilleure annonce que celle-là.

J. PEPIN, épicier,
132, rue Massue, Québec.

CERTIFICAT TOUT NOUVEAU

LE TÉMOIGNAGE D'UN MÉDECIN

Danville, 7 mars 1901.

Messieurs.—Je suis heureux de vous faire part de mon expérience sur l'efficacité de votre VIN DES CARMES déjà célèbre. L'essai que j'en ai fait dans ma clientèle m'a donné la plus entière satisfaction. C'est un puissant tonique névrossthénique et reconstituant. Il est d'une grande valeur thérapeutique, et je ne puis que le recommander hautement à toutes personnes débiles, quelle que soit la cause.

Votre très humble serviteur,

DR TRUDEL.

AGENTS LOCAUX

M. J.-E. Livernois, importateur de médecines brevetées, Québec ; Dr F.-X. Valade & Cie, Ottawa ; Côté, Boivin & Cie, Chicoutimi ; Dr W. Smith, Nicolet, P.-Q. ; Dr L.-P. Normand & Cie, Trois-Rivières ; James Lynch, pharmacien, Peterborough, Ont. ; John Lavallée, Saint-Charles de Bellechasse, P.-Q. ; Evans & Sons, Montréal ; Lyman, Knox & Co, Montréal ; Lyman Shers & Co, Montréal ; F.-X. Saint-Charles, Montréal ; C.-A. French, Sherbrooke ; A. Carrier & Fils, Lévis ; W. Brunet & Cie, Québec ; Dr Ed. Morin & Cie, Québec ; Nazaire Turcotte, Québec.
Les marchands de détails à Ottawa peuvent aussi se procurer le VIN DES CARMES chez J.-S. Major, négociant en gros.

Voyons, soyons de bon compte, mes amis. Y a-t-il beaucoup de vins médicinaux qui puissent produire autant de certificats sérieux que le VIN DES CARMES ?

AGENTS GENERAUX

A. TOUSSAINT & CIE., 194 rue Saint-Paul, Québec.

LA SCIENCE POUR TOUS

QUELQUES NOTES ASTRONOMIQUES

La Terre, la Lune, le Soleil et les Etoiles, sont des boules ou sphères semées dans l'espace, complètement isolées les unes des autres, et maintenues, dans leurs positions respectives et dans leurs mouvements, par les lois admirables qu'a posées la puissance infinie du Créateur des mondes.

Le diamètre du Soleil égale 108 fois et demie celui de la Terre, et le diamètre de la Lune est les 27 centièmes, soit environ le quart du diamètre de la Terre. Le Soleil et la Lune nous paraissent être de même grandeur ; en réalité le diamètre du Soleil vaut près de 400 fois celui de la Lune, mais en même temps il est 400 fois plus éloigné de nous (plus exactement 387 fois).

La Terre fait le tour du Soleil en un an, ou plutôt en 365 jours 5 heures 48 minutes 47 secondes, soit, en décimales : 365 j. 242 216 6 ; dans ce trajet, notre globe fait 29 kilomètres et demi, soit 18 milles $\frac{1}{3}$ par seconde ; c'est 1800 fois la vitesse d'un train de chemin de fer en bonne marche ! La courbe ainsi décrite par la Terre autour du Soleil se nomme *Ecliptique* : ce n'est pas tout à fait une circonférence ; c'est une ellipse, dont un foyer est occupé par le Soleil. Par suite, la Terre n'est pas toujours à la même distance du Soleil ; c'est vers le 1er janvier qu'elle est le plus près du Soleil (*périhélie*), et vers le 3 juillet qu'elle est le plus éloignée du Soleil (*aphélie*) : au moment du périhélie, la distance des deux astres égale 105 fois le diamètre du Soleil, ou 11 400 fois le diamètre de la Terre ; au moment de l'aphélie, la distance égale 109 fois le diamètre du Soleil ou 11 800 fois le diamètre de la Terre.

Outre le mouvement de translation, dont nous venons de parler, la Terre est soumise à un mouvement de rotation, c'est-à-dire qu'elle tourne sur elle-même à la façon d'une roue ou d'une toupie, comme si le Globe était traversé par un axe ; les extrémités de cet axe imaginaire sont les pôles de la Terre : l'un, qui est le plus près de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, est le pôle nord, boréal ou arctique ; l'autre est le pôle sud, austral ou antarctique.

L'axe de la Terre n'est pas perpendiculaire au plan de l'Ecliptique ; il s'en faut de 23 degrés $\frac{1}{2}$, ou d'un quart d'angle droit qu'il occupe cette position ; mais pendant que la Terre parcourt l'Ecliptique, son axe reste toujours parallèle à lui-même ; et malgré les grandes dimensions de l'Ecliptique (214 fois le diamètre du Soleil, ou 23,200 le diamètre de la Terre), les Etoiles sont tellement éloignées de nous, que l'axe de la Terre, prolongé dans l'espace, semble toujours atteindre aux mêmes points de ce que l'on nomme improprement la *sphère céleste* ; de là vient la fixité presque complète de l'Etoile polaire, qui n'est qu'à $1\frac{1}{2}$ degré du point où aboutit l'axe du Globe, prolongé du côté du pôle nord.

C'est le mouvement de rotation de la Terre qui produit le jour et la nuit et c'est le mouvement de translation, combiné avec le maintien de l'axe parallèle à lui-même, qui produit les saisons ainsi que l'inégalité des jours et des nuits. On peut se rendre compte de ces phénomènes, en plaçant, le soir, sur une table isolée, une lampe destinée à représenter le Soleil, et en figurant la Terre par une pomme enfilée dans une broche : tenez la broche un peu inclinée du côté d'un même mur de la salle, et faites le tour de la table en partant sur votre droite ; un tour complet de la table représente un tour de la Terre autour du Soleil, soit une durée d'une année ; et si, pendant ce transport, vous faites pirouetter la broche dans le même sens, chaque tour de la pomme sur elle-même représente un jour et une nuit pour un même point du Globe terrestre ; une épingle que vous enfoncerez presque complètement dans la pomme figurera un habitant du Globe,

ou une ville, et permettra de voir cette ville dans le jour ou dans la nuit, dans les longs jours ou dans les longues nuits, et par suite dans les diverses saisons de l'année.

Il existe d'autres corps analogues à notre Terre, tournant comme elle autour du Soleil, et tournant en même temps sur eux-mêmes : ce sont les astres qu'on nomme *planètes*. Nous connaissons 8 planètes principales, qui sont par ordre de distance au Soleil : *Mercurure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune* ; il y a en outre, entre Mars et Jupiter, plusieurs centaines de petites planètes qu'on ne peut voir qu'au *télescope* ; on en connaît déjà environ 270.

Il existe aussi d'autres corps analogues à notre Lune, tournant autour des planètes, et leur renvoyant la lumière du Soleil : ce sont les *satellites* des planètes. Nous en connaissons 20, distribués comme suit : la Terre a un satellite, *Mars* en a 2, *Jupiter* en a 4, *Saturne* en a 8, *Uranus* en a 4, et *Neptune* en a un ; Saturne a en outre plusieurs anneaux.

Outre les planètes et les satellites, on observe chaque année d'autres astres errants qu'on nomme *comètes*, à cause de la traînée lumineuse, sorte de chevelure qui les accompagne. Parmi les centaines de comètes qui ont été observées, il y en a 13 dont on connaît la marche, et dont le retour a été constaté.

Les planètes Vénus, Mars, Jupiter et Saturne paraissent à l'œil nu comme de brillantes étoiles ; mais on les reconnaît à leurs déplacements continus parmi les étoiles proprement dites.

Les étoiles conservent entre elles les mêmes positions respectives, et c'est le mouvement rotatoire de la Terre qui nous fait croire que la *sphère céleste* tourne en bloc autour de nous. Les étoiles sont des soleils comme le nôtre, et c'est leur immense éloignement qui les fait paraître comme des points, ou qui même nous empêche de les voir : la photographie, appliquée désormais à reproduire les diverses parties de la sphère céleste, va ouvrir un champ nouveau et inépuisable aux découvertes de la science.

L'étude de l'Astronomie est l'une des plus attrayantes auxquelles l'homme puisse se livrer, et l'une des plus propres à élever vers le Créateur les âmes droites et sincères : " Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce les œuvres de ses mains (Psaume 18) ".

L'ARAIGNÉE ROUGE

C'est la plus grande, la plus vorace, la plus féroce et la plus venimeuse des mygales. Ses longues pattes, horriblement velues, couvriraient les bords d'une assiette dont son corps terrifiant occuperait le centre. Son pays, le Brésil ; sa passion, le sang ; son venin, la foudre.

Cette immonde bête, comme un cauchemar vivant, se glisse au bord des nids, stupéfie les oiseaux, les déchire de ses griffes, les foudroie de son venin, égorge le père et la mère sur les cadavres des petits.

L'araignée rouge s'attaque même aux poulaillers, entre dans les étables, magnétise par sa hideur ses victimes affolées, les égorge, s'abreuve de leur sang ; puis, tibutant et balançant son ventre énorme, elle s'en va digérer dans les herbes, en essayant de temps à autre, d'un coup de sa grande patte velue, ses crochets barbouillés de carnage.

Ce n'est pas seulement aux oiseaux, aux poules, aux canards, aux pigeons que le monstre s'attaque ; il se faufile dans les maisons comme dans les étables et, plus d'une fois, un jeune enfant endormi dans son berceau a trouvé la mort au contact empoisonné de ses crochets immondes.

Telle est la bête. Il y a quelque vingt ans, un colon

de la Guyane hollandaise prenait un bain dans une vaste salle de sa villa.

La chaleur est accablante et le ciel couvert, horriblement orageux. Tout à coup, le colon entend un bruit étrange qui se répète à intervalles égaux dans la salle de bain.

Il se dresse dans sa baignoire, et le cou tendu, regarde encore. Ne serait-ce que le vent d'orage ? Soudain, à quelques pas de lui, il aperçoit une énorme araignée rouge qui arpente fébrilement le parquet de la salle, montée sur ses longues jambes velues, pareilles à des échasses.

S'élançant de la baignoire, saisir ses habits, se vêtir à la hâte, il n'y faut pas songer. A chaque clapotement de l'eau, la hideuse bête s'approche de la baignoire et fait mine de l'escalader en soulevant ses pattes frémissantes, compas vivant armé de griffes impures ; puis elle s'éloigne en balançant son corps rougeâtre et ballonné, hérissé de poils rudes, tout semé d'épines.

Mais, aussitôt, elle revient, s'avance vers la baignoire par grandes enjambées silencieuses et rapides, projetant entre ses mandibules les crochets redoutables qui distillent le poison. Le malheureux Hollandais est là, le corps nu, les mains vides, sans arme, sans secours ; et l'araignée rouge, aux yeux brillants et féroces, s'approche encore de la baignoire, elle grimpe, elle monte, elle est là.

C'en est fait du colon : en vain essaye-t-il de renverser la baignoire et d'écraser la mygale sous son poids. La baignoire résiste à ses secousses, et l'araignée s'avance toujours ; lui envoyer une douche serait puéril. D'un bond le Hollandais s'élançait dans la salle, mais l'affreuse bête le suit, le presse, touche presque à ses pieds nus.

Au même instant, un formidable coup de tonnerre éclate au milieu d'éclairs épouvantables et le vent furieux, brisant les jalousies, remplit la salle de poussière. Effrayée par la tempête, l'araignée allonge ses grandes pattes velues et se sauve par la fenêtre dans la grande allée du jardin. Habillé en deux tours de main, le colon s'arme d'un gourdin et poursuit, à son tour, la mygale rouge ; mais, en même temps, apparaît la tête aplatie d'un grand serpent qui, sans faire la petite bouche, l'engloutit comme une dragée.

NOTES SCIENTIFIQUES

Cirage de cuir à la cire.—Prenez 150 grammes de cire jaune, gros comme une amande de savon, et une pincée de noir de fumée. Faites chauffer le tout dans un demi litre de bière, en remuant bien pour que les ingrédients se mêlent exactement. On laisse refroidir et on a un excellent cirage, qui conserve le cuir et lui donne un beau vernis.

La première fois qu'on l'emploie, le lustre est faible ; mais après avoir réitéré l'opération pendant quelques jours, il devient d'un brillant superbe, qui se montre de plus en plus éclatant.

Emploi des gaz de haut fourneau comme force motrice.—Une expérience intéressante vient d'être faite à Hörde en Allemagne pour l'utilisation des gaz perdus, dans les hauts fourneaux. Ces gaz ont été captés de manière à venir actionner une machine à gaz. L'essai a parfaitement réussi.

L'usine de Hörde vient aussi de commander deux machines de 600 chevaux qui seront mises en mouvement par le gaz du gueulard. Ces machines sont destinées à actionner des dynamos, et, au moyen d'un transport de force, l'électricité sera distribuée à une usine voisine appartenant à la Société métallurgique de Hörde.



Théâtres

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Immense succès toute la semaine dernière, au Théâtre National Français, pour *Faust*, le grand drame fantastique de Morrison adapté à la scène française par M. Paul Cazeneuve. L'affluence de spectateurs a été si grande qu'à chaque représentation un grand nombre de personnes n'ont pu se procurer le plus modeste siège. En conséquence, la direction du Théâtre National a décidé, à la demande générale, de faire jouer *Faust* toute la semaine du 18 mars.

L'œuvre puissamment émouvante de Morrison n'a jamais été montée avec plus de splendeur et interprétée avec plus de talent.

Après certains tableaux vraiment féériques comme le Broken, ou le domaine de Satan, avec la pluie de feu et la danse des démons, spectacle absolument éblouissant, le Jardin de Marguerite, la place publique de Nuremberg et la Croix de feu, le duel électrique entre Faust et Valentin, la prison et l'apothéose, le rideau a dû être relevé plusieurs fois.

On a applaudi avec un enthousiasme dévorant les principaux artistes, M. Cazeneuve, l'un des artistes dramatiques les plus merveilleux qui soient venus à Montréal, est superbe dans le rôle de Méphistophélès, c'est un véritable démon dont le rictus seul fait frissonner. Sa démarche souple et élégante, ses gestes nerveux, son accent sarcastique, l'extraordinaire mobilité de sa physionomie ont émerveillé les spectateurs.

Dans le rôle de Faust M. Julien Daoust a remporté l'un des plus beaux succès de sa carrière.

Il a mis infiniment d'art et de talent dans ses dialogues émouvants avec Marguerite (Mlle Rhéa). Celle-ci s'est montrée avec le plus grand avantage sous un jour nouveau dans un rôle dramatique. Elle a eu des accents très impressionnants, surtout dans sa prière à la Vierge, la scène du duel et la prison. M. Filion, comédien de premier ordre, excellent diseuseur, a été simplement désopilant dans le rôle de Wagner. Mme Nozière est une comédienne très remarquable, M. Palmieri est plein de noblesse, Mlle Béranère une délicieuse soubrette et M. Godéau un larbin *di primo cartello*.

Nous conseillons aux lecteurs et aux lectrices du MONDE ILLUSTRÉ de ne pas manquer d'assister à l'une des représentations de *Faust*.

THEATRE DE LA GAÏETE FRANÇAISE

Depuis dimanche après-midi, le 17 de mars, l'ancien théâtre de la Renaissance a ouvert ses portes sous le nom de Théâtre de la Gaïeté Française, avec une toilette entièrement nouvelle, et les anciens habitués ne s'y reconnaîtront certainement pas ; tout, pour ainsi dire, a été refait de nouveau.

L'entrée principale, le parquet ainsi que les galeries, et avec les nouvelles décorations, le théâtre a un air coquet et qui en fait l'un des plus jolis endroits d'amusements que nous ayons à Montréal.

Au nombre des changements faits par le directeur, M. Gariépy, citons un magnifique rideau qu'il a fait faire à grands frais et qui change l'aspect qu'avait l'ancien théâtre, avec davantage.

Pour le début, la direction ne pouvait mieux choisir que de mettre à l'affiche : *Le Forgeron de Châteaudun*.

L'entrée principale du Théâtre de la Gaïeté Française est au No 1054, rue Sainte-Catherine, près de l'avenue Papineau.

CONSEILS DE L'EXPERIENCE

Dans les affections nerveuses, des pertes d'appétit, des insomnies et autres affections dues à la faiblesse du sang, les médecins conseillent de prendre le grand réconfortant, les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard*.

Mme Alexandre Lapierre

Evitez une opération grave en prenant les **PILULES ROUGES**



Mme ALEXANDRE LAPIERRE

" Dans l'année 1895, dit Mme Lapierre, alors que je demeurais aux Etats-Unis, et que j'étais obligée de travailler bien fort dans une manufacture de coton pour gagner ma vie, je fus prise d'une maladie qui faillit me conduire aux portes du tombeau. D'abord, mon appétit diminua considérablement et ma digestion devint très mauvaise ; la poussière et l'air impur que je respirais toute la journée me donnaient sur le cœur et me causaient des nausées fréquentes.

" Ne pouvant prendre suffisamment de nourriture, je devins faible, pâle et sans courage ; le soir, lorsque je revenais chez moi, après une rude journée d'ouvrage, j'étais tellement fatiguée qu'il me fallait me coucher immédiatement après le souper. J'étais trop lasse pour dormir et je passais, en conséquence, une nuit agitée ; je me levais le lendemain plus fatiguée que lorsque je m'étais couchée la veille, pour recommencer à souffrir et à peiner.

" J'allai voir différents médecins de la petite ville que j'habitais, mais la faiblesse qui m'accablait, au lieu de diminuer, augmentait de jour en jour ; c'est alors que je commençai à souffrir de douleurs internes qui m'obligèrent à laisser mon ouvrage et à rester à la maison. J'avais des élancements au cœur, des douleurs dans les reins et dans les jambes ; je souffrais du mal de tête et du mal d'estomac, et de plus, j'avais une douleur dans le côté droit qui me causait plus de mal que toutes mes autres maladies et qui me faisait souffrir depuis le commencement de ma maladie. Les médecins que j'allai consulter ne me firent aucun bien et après avoir tenté tous les efforts possibles pour me guérir, je fus obligée de prendre le lit, ne pouvant plus marcher, ni manger.

" Les femmes de mon voisinage me conseillaient depuis longtemps de faire usage des Pilules Rouges, mais je ne croyais pas que, malade comme je l'étais, elles pouvaient me faire aucun bien. C'est donc après avoir souffert pendant quatre ans, que je commençai à prendre les Pilules Rouges et que j'écrivis aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine. Après avoir souffert pendant si longtemps, avoir cru devoir passer par le couteau du chirurgien, avoir dépensé toutes mes épargnes sans résultats, m'être résignée à mourir et me guérir aussi aisément et avec si peu de frais que je l'ai été par l'emploi des Pilules Rouges, il va sans dire que je leur dois une immense dette de reconnaissance que je ne pourrai jamais leur payer. Les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ comprendront maintenant pourquoi je louange tant ce remède.

" Les Pilules Rouges donnent l'appétit et des forces nouvelles ; elles ont soulagé mes douleurs et guéri mes maux ; elles m'ont sauvée de la mort, et en un mot, ont fait de moi une femme heureuse. Je les ai prises pendant un an sans arrêter, et il y a deux ans que je n'en prends plus ; je suis toujours en bonne santé depuis ce temps.

" **MME ALEXANDRE LAPIERRE,**
" 9 rue Montcalm, Montréal, Canada."

Les Médecins Spécialistes se tiennent à leur bureau, au No 274 rue St-Denis, où ils donnent des consultations gratuites et où toutes les femmes sont les bienvenues. Ils guérissent sans l'usage du couteau et sans les dangers de l'opération. Les femmes qui demeurent trop loin de Montréal pour les consulter personnellement, peuvent leur écrire, donnant une description de leur maladie et elles recevront par le retour de la malle les conseils et les informations dont elles ont besoin pour se guérir. Lorsque vous achetez les Pilules Rouges, voyez à ce que le nom de la **COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE** soit sur chaque paquet ; les Pilules Rouges vendues au 100 ou à 25 cts la boîte ne sont pas les véritables et si vous pouvez obtenir les vraies **PILULES ROUGES** chez votre marchand, elles vous seront expédiées par la malle, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix : 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal.

W. A. NOYES, 847 Power's Block, Rochester, N. Y.

— Il y a dans le diocèse de Saint-Boniface 10,000 Galiciens et Polonais et la population totale des Galiciens et des Polonais du Manitoba et des Territoires du Nord Ouest s'élève à 80,000.

LA CAUSE SUPPRIMEE

La pâleur, les boutons sur la figure, le bistré autour des yeux, accusent la faiblesse ou l'altération du sang. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* font disparaître la cause et l'effet.

— Il n'y avait que 50,000 blancs au Cap, quand les Anglais s'en emparèrent, en 1896.

MYSTERE ECLAIRCI

Tout est mystère dans les affections de la gorge et des poumons, et pourtant le *Baume Rhumal* éclaircit tout cela.

— Il est curieux d'observer comme les hommes sont portés au sommeil quand, dans un wagon de chemin de fer, il se trouve des dames... mères obligées de se tenir debout à cause de la foule.

Cock's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sur, effectif. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le *Cock's Cotton Root Compound*. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. **The Cook Company,** Windsor, Ont.
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B.-F. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

GRATIS
Nous donnerons gratuitement une magnifique Baguette en Or, ornée de 3 beaux Brillants aux personnes qui voudront seulement que leurs portraits Cabinet, de la Reine, bien finis et grandeur naturelle, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de sa Majesté. Ecrivez pour les Photos. Venez-les, remettez-nous l'argent et vous recevrez votre superbe Baguette gratis. **Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Can.**

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT
et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.** Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, dans le St-Guy, débilité, faiblesse. **TRAITEZ ET UNE BOUTEILLE D'ESAT \$2.00, GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARRIS, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.** Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **DR R. H. KLINE, Ld., 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871**

JOR PUR
Nous donnerons gratuitement une magnifique Baguette en Or Pur, ornée de 3 brillants aux personnes qui voudront seulement que leurs portraits Cabinet, de la Reine, bien finis, grandeur naturelle, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de sa Majesté. C'est maintenant le bon temps de les vendre. Ecrivez pour les Photos, venez-les, remettez-nous l'argent nous vous enverrons, franco, cet Anneau en Or Pur. **Cie Art Supply, Boite 1512 Toronto, Can.**

LE JUBILE Son histoire, ses espèces, son importance, ses avantages, ses conditions. Opuscule de propagande, 52 pages. 3^e édition. Franco : 12, 2 fr. — 50, 6 fr. — 100, 9 fr. etc. Curé de Saint-Michel, par Fontenay, Vendée, (France.)

GRATIS 3 BELLES OPALES
Montez sur une belle bague en Or. Donnez aux personnes qui vendront seulement 10 beaux portraits, bien finis, grand cabinet, de la Reine, à 10c. chaque. Tout le monde désire avoir un bon portrait de Sa Majesté. Ecrivez pour faire venir des Photos. Venez-les, envoyez-nous l'argent, et nous vous enverrons, gratis, cette superbe bague montée de trois opales. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto.

GEN DREAU
DENTISTE
No 22, rue St-Laurent
MONTREAL
Tel. Bell, Main 2818

GRATIS
Nous donnerons cette magnifique bague en Or ornée d'une belle pierre imitation de Diamant aux personnes qui vendront seulement 10 Photographies Cabinet, grandeur naturelle, de Sa Majesté la Reine Victoria, à 10c. chaque. Ces Photographies sont ce qu'il y a de mieux dans l'art de la Photographie. Rien ne vend comme ça. Ecrivez et nous vous expédierons les Photos. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco cette superbe bague dans une boîte d'albâtre en peluche. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

GRATIS
Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel, avec cadran en or, les heures, les minutes et les secondes, argenté et ornée de vrais bijoux. Ecrivez et nous vous enverrons, gratis, cette superbe montre. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons les Photos. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.

la gomme
du docteur
Adam guérit
instantanément
le mal de dents
10 cents
en vente partout
DEPOT CHEZ
ROD. CARRIERE
Coin Visitation et Ste-Catherine

GRATIS
Chaine de Danse en Gold Alloy sur de 48 pouces, patron fashionable de renom, égal en apparence et en valeur à une chaîne en Or pur, donnée aux personnes qui vendront seulement 10 beaux portraits de Sa Majesté, de la Reine, grandeur Cabinet, bien finis, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon portrait de Sa Majesté. Ecrivez pour les Photos. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratis cette belle chaîne. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.

MONTRE EN OR GRATIS
Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une montre dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux curieux et examinez la gravure, vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure six timbres d'un cent pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre avec boîtier de classe plaque en Or, bien gravé, et les autres recevront le **Beaux Prix. LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto.**

Théâtre National Français
SEMAINE DU 18 MARS
SUR DEMANDE GÉNÉRALE
FAUST
Grand drame en 6 actes, par Morriison.—Version Française de M. Paul Cazeneuve. Début de M. Paul Cazeneuve qui apparaîtra dans le rôle de Méphisto
OPINIONS DE LA PRESSE
Nos plus grands théâtres n'ont assurément jamais fait rien de mieux.—(La Presse.) Paul Cazeneuve dans "Méphisto," est le démon incarné.—(La Patrie.) Le Broken avec ses diabolismes, sa pluie de feu, et ses effets électriques, est vraiment EXTRA Nouveaux effets électriques. (féérique.—(Le Journal.) Orchestre augmenté. Grand chœur de l'Opéra de Faust. Orpha Taylor, Prima-donna Soprano, dans les sélections d'Opéra.
TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.
MATINEES : Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures. Prix Matinée, 10c, 15c. (Dames seulement) et 25c. Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Dimanches.—(Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts.
Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine
La semaine prochaine : La Mulatresse (The Octoroon)
M. Paul Cazeneuve tiendra le rôle de "Wahotee."

CARABINE EN ACIER GRATIS
Donnée aux personnes qui vendront 24 doz. de magnifiques Photographies de Sa Majesté, la Reine Victoria, à 10c. chaque. Ces Photos sont de grandeur Cabinet et très bien finies d'une manière artistique. Les gens sont désireux de s'en procurer. Tout le monde veut un portrait de la Reine. Cette Carabine est de la meilleure fabrication et du dernier modèle, finie en Nickel, et pourvue de Mires Globes améliorés, d'une carabine pistole et d'une crosse, et tire avec une force extraordinaire et une grande justesse. Ecrivez et nous vous enverrons les Photos. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons votre Carabine, tous frais payés. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto

VIENT DE PARAITRE
Le répertoire des Cafés-Concerts
CONTENANT LES CHANSONS SUIVANTES :
L'Alsace et la Lorraine.
L'enfant et le polichinelle.
Frou-frou.
La chanson des peupliers.
Le curé de notre village.
Les Nationaux.
Le Credo du paysan.
La chanson de Marinette.
L'enfant chantant la Marseillaise.
Le petit crucifié.
La Canadienne.
Les regrets de Mignon.
Le réveil d'un beau jour.
O Canada ! mon pays, mes amours.
O Canada, terre de nos aïeux.
Souvenir d'un vieux militaire.
Les Girondins.
La Marseillaise.
S' l'pave.
Les Etudiants de Montréal.
Le trottoir en bois.
Encore un p'tit verre de vin.
Mon camarade.
Votr' petit chien madame !
Regardez le passer.
Que les hommes sont laids.
La ba-lade des agents.
Les cigariers.
A Maisonneuve.
Via les Matelots.
En ball de.
La marche des commis voyageurs.
La bataille de Carillon.
La marche des étrangers.

PRIX : 25 Cents.

Adressez vos commandes à
ALBERT TORCOTTE, Editeur, 445 rue Rachel, MONTREAL, CAN.

CAMERA GRATIS CAMERA ET ACCESSOIRES
à ceux qui vendront seulement que 15 magnifiques Photographies de la Reine à 10c. chaque. Ces Photos sont grandeur Cabinet, très bien finies d'une manière artistique. Tout le monde désire un bon portrait de la Reine. Ce Camera prend un portrait de 2 1/2 pouces. Le tout comprend 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de "Hypo," 1 Cadre à imprimer, 2 plateaux à développer, 1 paquet de développer, 1 paquet de papier Kodak, 1 paquet de papier argente, et Directions. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les Photos, venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons immédiatement la Camera et les Accessoires, bien emballés, exempt de tous frais. **CIE. ART SUPPLY, Boite 1512 Toronto, Canada.**

GRATIS
Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaque, bord orné, aiguilles d'or, et les heures, les minutes et les secondes à remonter et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons tout à fait gratuitement **The Lever Button Co., Boite 1504 Toronto, Can.**

GRATIS
Cachez une de ces belles bagues, finies en Or, en vendant seulement 10 beaux portraits, bien finis, grandeur Cabinet, de la Reine, à 10 cts. chaque. Ecrivez-nous cette annonce par maille et nous vous enverrons les Photographies. Venez-les, envoyez-nous l'argent, et nous vous enverrons la Bague de votre choix, dans un étui doublé en peluche. **Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.**

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans Colique, ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
L. KIRN
à l'extract d'éthérée de FOUGÈRE Mlle Pure sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies

BAGUE EN OR SOLIDE
ornée d'un vrai Grenat et de 2 vraies perles Orientales, de bonne grosseur, donnée aux personnes qui vendront seulement que 1 magnifiques Photographies de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon portrait de Sa Majesté. Les maintenant le temps de les vendre. Ecrivez pour les Photos, venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons, franco, cette belle bague en Or Pur, ornée de vraies pierres, dans une boîte en peluche. **Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.**

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MALADIE D'ESTOMAC
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

GRATIS
STEREOSCOPE
Donné à tous ceux qui vendront de belles Photographies, bien finies, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon portrait de Sa Majesté. Ecrivez pour les Photos. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons, gratis, un superbe stéréoscope à une belle paire de photos qui se replie, sur montant en un carton verni et de véritables lentilles qui font paraître des vues comme des scènes de la vie actuelle. Les vues envoyées avec chaque instrument sont une source d'amusement sans fin. Ecrivez pour les Photographies, venez-les, remettez-nous l'argent, et nous vous enverrons le stéréoscope avec un splendide assortiment de vues, tous frais payés. **Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Canada.**

ASTHME
Traitement au liquide sec.
Deux semaines d'essai gratis.
Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-la demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.
NORMAN H. H. LETT, Ecr. greffier de la ville d'Ottawa, dit :
Par l'usage de votre traitement j'ai guéri l'asthme qui m'attiguait. J'espère qu'il ne m'attiguera plus.
J'ai fait usage de votre traitement conscient en lieu suivant les instructions.
Dr J. M. SAWERS, 122, MacDonnell Ave., TORONTO.

PERSONNEL

Mlle Eva Routhier est de retour de son voyage à New-York où elle était allée faire ses achats pour la saison du printemps. Les dames sont priées de prendre note que l'ouverture des modes du printemps aura lieu jeudi, vendredi et samedi, les 21, 22 et 23 courant. Connaisant le bon goût de Mlle Routhier dans le choix de tout ce qui est nouveau et beau, nous n'avons aucun doute que cette exposition des dernières nouveautés sera un nouveau succès à ajouter aux précédents ; ainsi, Mesdames, rendez-vous toutes aux salons de Mlle Routhier no 1777, rue Sainte-Catherine, et vous y verrez une foule d'articles qui vous intéresseront et flatteront vos goûts.

Le marquis de Bute, l'un des catholiques les plus marquants et le plus riche gentilhomme d'Angleterre, ex vice-roi des Indes, avait stipulé dans son testament que son cœur serait à sa mort enseveli en Terre-Sainte, sur le mont des Oliviers. Sa veuve vient de déposer dans l'enceinte du jardin où Jésus pleura des larmes de sang, le cœur de ce fervent chrétien.

PAS PLUS DIFFICILE QUE CELA

C'est aisé de se procurer une grande somme de soulagement avec une petite somme d'argent. Achetez une bouteille de *Baume Rhumal* pour 25c.

—Le *Times Herald* de Chicago félicite le Canada de sa moralité. New-York et Chicago, dit-il fournissent plus de crimes en une seule année, que tout le Canada entier.

L'OBSTACLE VITAL

Du refroidissement à la pleurésie il n'y a qu'un pas. Mettez entre eux la barrière infranchissable... le *Baume Rhumal*.

—Le canal Welland sera ouvert à la navigation le 22 avril. Cette date est beaucoup plus avancée que la date de l'ouverture, l'année dernière.

SONT INDISPENSABLES

Les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* sont indispensables pour purifier et fortifier le sang chez les hommes faibles, les femmes pâles, les enfants en langueur.

—Dans le Parlement britannique, chaque député anglais représente en moyenne 9,100 électeurs ; chaque député écossais, 8,000, chaque député irlandais, 7,400

FAITES ACCORDER VOTRE PIANO

Par M. L.-J. Rivet recommandé par les artistes canadiens et européens. Bureau chez M. A.-J. Boucher, 1622, rue Notre-Dame Tel. Main 1850. Résidence 418 Rue Rachel Tel. Est 1685.

—On vient de découvrir dans la constellation de Persée une nouvelle étoile de première grandeur. Annoncerait-elle la venue en ce monde de quelque génie ?

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'exès, de la dépression mentale, abus du tabac, de l'opium et des stimulants. Envoyé sur réception du prix en paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, si vous n'êtes pas satisfait, nous vous le renverrons. Pamplets gratuits à n'importe quel adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont. B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Femmes Souffrantes!



Les **Pilules de Longue Vie** peuvent vous donner la santé et la force pour traverser ces périodes critiques de votre existence. Elles feront disparaître vos souffrances et guériront comme par enchantement toutes les maladies particulières à votre sexe.

Vous pouvez devenir fortes et vigoureuses. Est-ce que la santé ne doit pas vous appartenir comme aux autres, quand votre faiblesse, votre état anémique ne sont que la suite d'une maladie étrange qui boit votre sang, décolore vos traits et vous fait passer les plus beaux jours de votre vie dans une chambre de maladie et de souffrance, et que cette maladie peut être guérie sans effort, presque miraculeusement, par l'effet d'un remède garanti et éprouvé.

Il n'y a donc rien d'étonnant que l'abattement remplace la gaieté, qu'un visage terne, des joues pâles prennent la place d'un extérieur brillant, rose et sain. Les invalides au désespoir n'ont pas besoin toutefois de désespérer ; aussi grave que soit leur mal, il cèdera après quelques semaines de traitement avec les **Pilules de Longue Vie (Bonard)**.

Lisez ce que deux personnes bien connues disent des **Pilules de Longue Vie (Bonard)** :

"Pendant environ dix ans," nous écrit Mme Burns, "j'ai souffert des douleurs périodiques qui rendaient ma vie misérable, j'étais devenue anémique, taciturne, morose, et presque incapable de travailler, j'avais mauvais appétit et j'étais souvent affligée d'attaques de dyspepsie, causant de violentes douleurs à l'estomac. Plusieurs médecins me traitèrent, je pris plusieurs sortes de remèdes patentés, mais ma maladie semblait s'aggraver au lieu de s'améliorer. Une amie me conseilla vos **Pilules de Longue Vie**, j'en achetai une boîte et je constatai une amélioration, je continuai le traitement pendant deux mois, et maintenant je suis guérie complètement, j'ai repris mes forces, mon appétit est revenu, je digère bien, je suis forte et heureuse. J'espère que d'autres suivront mon exemple, et je suis certaine qu'elles ne seront pas désappointées."



Mme A. BURNS.

(Signé) Mme A. BURNS, Montréal, P. Q.



MARIA GORDON.

MESSIEURS.—Il me fait plaisir de vous dire tout le bien que m'ont fait les **Pilules de Longue Vie (Bonard)**. J'étais faible, pâle, je souffrais de dyspepsie accompagnée de tous ses maux, mal de cœur, maux de tête, constipation. Une amie me fit cadeau d'une boîte de ces pilules, me conseillant fortement de les essayer, ce que fis, et graduellement tous les symptômes dont je souffrais disparurent, grâce à ce précieux tonique."

Votre reconnaissance,

MARIA GORDON.

Nous vous offrons une guérison permanente.

Si vous souffrez d'anémie, de faiblesse féminine, de dyspepsie, ou d'autres maladies particulières à votre sexe, n'attendez pas que votre maladie devienne chronique, mais écrivez-nous de suite, et nous vous enverrons sur réception d'un timbre de 2 cents une boîte de **Pilules de Longue Vie (Bonard)**, ainsi qu'un blanc de consultation.

POUR CONSULTATIONS GRATUITES, écrivez à nos médecins spécialistes ou venez les consulter à nos bureaux, cela ne vous coûtera absolument rien. Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Les *Pilules de Longue Vie (Bonard)* sont en vente dans toutes les pharmacies, à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.



NO. 6.

PRIX GRATIS Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 cents, pour frais d'envoi, etc., et vous recevrez gratuitement un magnifique Prix qui vous fera certainement bien plaisir. Cie. Toronto Premium, Boite 1508 Toronto.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1. Médecine de La Presse

BREVETS
D'INVENTION

CANADA
ET
ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

GUÉRI EN TRES PEU DE TEMPS | **Etes-vous Grevé?**

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadioux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal
POUR LA
GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL
(Coin Chambord)
MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P.S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés de la saison : L'Aiglon de Edmond Rostand, 90c. Charlette par Camille Pert, 90c. Premier voyage, premier mensonge par A. Daudet, 90c. L'Almanach Dupont pour 1901, 50c. La Grande Vie, No 23. Les Femmes Galantes, No 14, à 20 cents. Le Théâtre du 1er mars, 50c. Un grand choix de modes françaises avec patron grandeur naturelle, 5c chaque. Parmi les journaux comiques on y trouve : La Risette, le Polichinelle, le Sourire le Pêle-Mêle, 5c. Toujours en mains. La Clé des Songes, le Guide des Amants, Physique Amusante, Livres de Cuisine, l'Oracle des Dames, la Bonne Aventure, la Graphologie, etc. Près de 400 volumes à louer. M. Bergeret à Paris, par A. France. Au coin d'une dot, par L. de Tinsseau. Le fantôme, par P. Bourget.

Les commandes sont remplies par retour du courrier

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Écoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangement et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Électrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et a en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la malle sur réception du prix minime de 50 cents.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL

FREE MONTRE EN OR

Nous donnerons une magnifique Montre en Or à Monsieur, à remontoir et réglateur, et nous enverrons gratuitement à celles qui vendront seulement que 2 doz. de Portraits de la Reine bien finis, grandeur Cabinet, à 10c. chaque, ou bien cette magnifique Montre finie en Or, avec boîtier de chasse bien gravé, grandeur pour Dames ou Messieurs, à remontoir et réglateur, et nous enverrons gratuitement à celles qui vendront seulement que 4 doz. de Portraits. Ils se vendent comme des gâteaux chauds. Écrivez pour les Photos, vendez-les, remettez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre Montre, franco. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro quinze centimes. Abonnements : Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. F. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBÉSITÉ



FUCUS-PHYTOLACCA SAUTER

DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE
1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

RIPANS

Une Splendide Complexion

La brillante apparence de la santé—la complexion bien colorée que nous admirons tous—ne peut-être imitée avec succès. On ne peut y arriver sans une bonne digestion. Le fard le plus délicat ne peut rivaliser avec les Ripans Tabules pour créer une complexion. Elles adoucissent l'estomac, provoquent la bonne digestion et régularisent les intestins. Quand tout fonctionne en bon ordre le sang est purifié et il nourrit et embellit les joues.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Ils banissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.



Ça les défriserait peut-être les policemen, s'ils voyaient que je me frise à leur be

GAGNEZ CETTE MONTRE.

En vendant seulement que 2 doz. de magnifiques Photographes de Sa Majesté la Reine Victoria, chaque. Ces Photos sont grandeur Cabinet et sont finies d'une manière artistique. Tout le monde désire avoir un bon Portrait de Sa Majesté. Ceci rend nos portraits faciles à vendre. Écrivez-nous et nous vous expédierons franco, cette magnifique Montre en Nickel Poli avec bord orné, signifiant les heures, les minutes et les secondes, et pourvue d'un vrai mouvement American Lever. Elle tient bien le temps, et avec soin elle durera dix ans. Écrivez dès aujourd'hui. Cie. Art Supply, Boite 1512 Toronto, Can.




Le Tome 4me paraîtra vers le 15 Mars.

LE NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ.

EN SEPT VOLUMES

100,000 SOUSCRIPTEURS

Demandez le prospectus à notre Librairie, avec nos conditions de souscription.

G. O. BEAUCHEMIN & FILS
256, rue St-Paul,
MONTREAL

DR. A. BRAULT
Chirurgien-Dentiste
ANCIEN BUREAU DU Dr PEPIN
268 rue St-Laurent
Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 6 à 9 heures

MÉDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

LAPRÈS & AVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 047

Un Héritage dans les Airs

ROMAN D'AVENTURES

IV

ARRIVÉE EN AUSTRALIE

L'Australie, est considérée par la plupart des géographes comme un troisième continent, par quelques-uns comme la plus grande des îles. Sa superficie est d'à peu près les trois quarts de celle de l'Europe, ou quatorze fois celle de la France.

Le littoral est, en général, peu accidenté : sauf le golfe de Carpentarie sur la côte nord, et le grand golfe Austral sur la côte sud, on n'y remarque aucune échanerure profonde.

Le long de la côte orientale, règne une ligne presque continue de récifs coralliens qui en rend l'approche dangereuse pour les navires.

On la désigne sous le nom de Grande-Barrière.

C'était le relèvement de cette barrière de récifs, encore imparfaitement connue, qui constituait l'objet principal de la mission confiée à l'enseigne de vaisseau Julien Marty.

Le gouvernement français, dans la crainte de blesser les susceptibilités de l'Angleterre, n'avait pas voulu envoyer un bâtiment de guerre dans les eaux australiennes pour procéder à ce relèvement. Il avait cru préférable de charger de ce soin un officier de marine, présentant d'ailleurs toutes les garanties de savoir nécessaires, qui agirait isolément et dresserait la carte des récifs sans attirer l'attention.

Julien avait accepté cette mission avec joie. Seulement il avait demandé l'autorisation de s'adjoindre, comme compagnon de voyage, un de ses bons amis, le docteur Doinet, naturaliste distingué qui avait déjà parcouru une partie du continent australien et était enchanté d'y retourner. Cette autorisation lui avait été accordée avec empressement.

Le docteur, de son côté, n'avait pas eu de peine à se faire donner, par le ministère de l'instruction publique, une mission ayant pour objet l'étude de la constitution des récifs coralliens. Voilà comment les deux jeunes gens se trouvaient en ce moment à bord du *Polynésien*, en route pour l'Australie.

En quittant Mahé, le paquebot longea quelque temps la côte occidentale de l'Hindoustan, puis se lança à travers l'immensité de l'Océan.

Pendant dix longs jours, on perdit complètement de vue la terre. Les passagers ne purent contempler que le ciel et l'eau. Vingt fois par jour, Geneviève, qui venait demander à ses maîtres s'ils avaient besoin de quelque chose, s'ils n'étaient pas malades, répétait :

— Mais pourquoi faire, mon Dieu, faut-il qu'il y ait tant d'eau ? A quoi ça sert, je vous le demande un peu ?

— Il est certain que l'on n'en voit pas autant rue des Lombards, hein, Geneviève ? répondait en riant M. Dalmon, qui maintenant commençait à se prendre pour un marin et parlait de la mer avec un air de connaissance.

— Ni rue de Sèze, ajoutait Jeanne. Ça sert à faire vivre les poissons... et puis à nous donner du sel.

— On n'en voit jamais, des poissons.

— Ils sont au fond, ma bonne Geneviève. La profondeur de l'eau est considérable, il y a des centaines de verges, souvent des milliers de verges.

— Oui, ils se tiennent au fond, excepté les requins comme celui qui a failli dévorer votre papa... Vous direz ce que vous voudrez, mademoiselle, mais j'aime mieux le lac du bois de Boulogne et la Seine.

Et Geneviève s'en retournait du côté des secondes en maugréant contre les voyages à la mer, les requins et les héritages en Australie, pendant que M. Dalmon riait de bon cœur du mécontentement de sa vieille bonne.

Enfin, la côte australienne fut signalée à l'horizon. Le rivage était bordé de montagnes qui, du large, présentaient un aspect imposant. Comme M. Dalmon et sa fille contemplaient avec admiration, s'enthousiasmaient, n'ayant jamais rien vu de semblable, Julien Marty leur dit :

— Elles sont curieuses en effet, ce sont les plus élevées du continent. Elles forment le système de la Cordillère australienne. Vues de la mer, elles ont, comme vous pouvez en juger, fort belle apparence. Mais, de près, elle se résolvent en un labyrinthe confus de pics et de plateaux ravinés, de gorges et de crêtes arides. Leurs plus hauts sommets ne dépassent guère 2,000 toises et feraient triste figure à côté du Saint-Gothard et du Mont-Blanc. Ce sont elles, ce pendant, qui donnent naissance aux seules rivières, vraiment dignes de ce nom, qui arrosent l'Australie, et encore ces rivières, pendant la plus grande partie de l'année, n'ont-elles qu'un maigre débit.

— Il ne pleut donc pas en Australie ? demanda Jeanne.

— Rarement, mademoiselle : sauf dans la partie septentrionale, comprise dans la zone tropicale, et dans le voisinage de la Cordillère, où la pluie est assez abondante pendant l'hiver, l'Australie a un climat extrêmement sec. Dans l'intérieur du continent il se passe souvent une année entière sans qu'il tombe une goutte d'eau. Aussi, toute cette contrée n'est-elle qu'une suite de déserts où l'on peut faire cent mille sans rencontrer une source, et plusieurs des hardis voyageurs qui s'y sont aventurés sont morts de faim et de soif.

— Quel affreux pays ! murmura Jeanne. Ça ne doit pas être gai d'y vivre. Cela fait aimer encore davantage notre belle France.

— Heureusement, mademoiselle, dit Reynard, qui s'était approché, toute l'Australie n'est pas aussi désertée de la nature. Sydney, notamment, est une ville très agréable ; les campagnes environnantes sont charmantes, et le climat, comme vous pourrez en juger, est délicieux.

— C'est égal, tout ça ne vaut pas la rue des Lombards, affirma M. Dalmon, moitié sérieux, moitié plaisant.

Mais bientôt toutes les conversations cessèrent. Le paquebot entra dans la baie de Port Jackson, au fond de laquelle on apercevait la ville de Sydney, couchée au pied des montagnes Bleues.

— Cette fois nous sommes arrivés, cria Jeanne à Geneviève, qui déjà réunissait tous les petits paquets, les sacs de voyage, tout en pestant contre le navire qui ne marchait plus, contre la ville qui n'avancait pas, contre le commandant qui donnait l'ordre de ralentir afin d'éviter des accidents... Es-tu contente, Geneviève ? Nous allons descendre à terre et nous dégourdir les jambes, voici notre voyage à moitié fait, il n'y a plus qu'à revenir en France.

Mais Geneviève, qui ne voulait jamais avoir l'air content, affirma que maintenant elle avait pris l'habitude du bateau et que ça lui serait bien égal de continuer le voyage.

Cependant elle se hâta de descendre dès que cela fut possible, et quand elle fut à terre elle avoua qu'elle préférerait marcher sur le plancher des vaches que sur *Le Polysien*, comme elle appelait le navire,

n'ayant jamais pu arriver à dire *Le Polynésien*, un nom de sauvage, selon elle.

V

LE MONTANT DE LA SUCCESSION

Le jour même de son arrivée à Sydney, M. Dalmon accompagné de Reynard, se rendit chez le correspondant de M. Charrier, M. Edward Usher, un des premiers avocats de la ville, ainsi que l'avait affirmé l'agent d'affaires. Il reçut M. Dalmon avec le plus grand empressement.

— Je vous attendais, monsieur, dit-il ; M. Charrier m'avait prévenu par câble de votre arrivée. Je regrette de n'avoir pu vous éviter ce long voyage ; mais le juge devant lequel l'affaire a été portée tient absolument à ce que vous comparaissez en personne.

— Pourquoi donc ? demanda M. Dalmon lorsque Reynard lui eut traduit les paroles de l'avocat. Cette exigence est inexplicable, les pièces authentiques et dûment légalisées que vous a fait parvenir M. Charrier doivent suffire, il me semble, pour lui prouver ma qualité indiscutable d'héritier.

— Ces pièces sont en effet parfaitement en règle, répondit M. Edward Usher, mais le juge veut, en outre, que vous affirmiez devant lui, sous serment, que vous êtes le seul héritier de Prosper Lagrange.

— Que je suis le seul héritier de mon cousin, répéta M. Dalmon d'un air surpris... Je puis faire ce serment, mais seulement pour ce qui est à ma connaissance, au point de vue des héritiers légaux, mon cousin ne laisse pas, j'en suis certain, d'autre parent que moi... Une fois que j'aurai donné ce serment, l'affaire sera-t-elle complètement réglée ?

L'avocat hocha la tête,

— Pas aussi vite que vous le pensez peut-être, dit-il, et surtout que vous pouvez le désirer. Il y a d'abord certaines formalités de procédure à remplir et des détails légaux que nous ne pourrions abrégier. Puis le sollicitor Simpson, qui est chargé d'administrer la succession, n'en a pas encore terminé la liquidation.

— Combien tout cela demandera-t-il de temps ?

— Pour vous éviter toute déception, il faut compter environ trois mois.

— Trois mois ! s'écria M. Dalmon, avec de grands gestes désolés, et moi qui espérais repartir de Sydney dans un mois au plus !

— Je ferai tout mon possible, cher monsieur, assura M. Edward Usher, pour hâter la solution de l'affaire, mais cela ne dépend pas de moi seul. Sans quoi, je vous assure que vous n'auriez pas eu besoin d'attendre même un mois.

M. Dalmon quitta d'assez mauvaise humeur le cabinet de l'avocat.

De retour à l'hôtel Métropole, où il était descendu, il se plaignit vivement à Jeanne de ce nouveau contretemps. Il regrettait d'être venu. Il en voulait à l'Australie, au juge, à son avocat, même au cousin Lagrange qui lui laissait un héritage aussi difficile à recueillir. Il partageait l'avis de Geneviève qui triomphait d'avoir eu raison en blâmant ce voyage.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur, mais vous n'avez pas voulu m'écouter.

Cependant Jeanne parvint bientôt à le calmer.

— Que veux-tu, père, dit-elle ; tu sais bien qu'avec la justice et les gens de loi on doit toujours s'attendre à des retards ! Il faut prendre patience. Pendant ces trois mois, nous tâcherons de nous ennuyer le moins possible. Nous en profiterons pour visiter en détail la ville et les environs, car il est probable que nous n'y reviendrons jamais.

— Tu peux bien dire que cela est certain, répondit M. Dalmon. C'est bien assez d'y être venu une fois.

M. Dalmon fit donc contre fortune bon cœur, et s'installa avec sa fille et Geneviève, en vue d'un séjour de quelque durée.

Il loua, à l'hôtel Métropole, un petit appartement composé d'un salon et de trois chambres à coucher. Dans ce même hôtel habitaient Julien Marty et le

docteur Doinet, qui tous les deux s'occupaient activement des préparatifs de leur expédition.

Ils avaient frêté un navire à vapeur, solidement construit, très bon marcheur, quoique de médiocres dimensions, et le faisaient aménager d'une façon spéciale, après avoir choisi pour le monter un équipage recruté avec beaucoup de soin. Ils le nommèrent *Le Saphir*.

Au bout d'une dizaine de jours, le petit bâtiment fut complètement prêt, Julien Marty et le docteur se disposaient à partir. M. Dalmon et Jeanne les accompagnèrent jusqu'au quai d'embarquement.

Ils étaient tout attristés de cette réparation cependant prévue, et au moment des adieux ils leur exprimèrent de nouveau leurs sentiments de reconnaissance.

— Nous nous reverrons, je l'espère, dit M. Dalmon en serrant une dernière fois la main de son sauveur au moment où Julien montait à bord du *Saphir*.

— Qui sait ? répondit l'enseigne, peut-être bientôt. Sait-on jamais ce que demain nous réserve à tous.

— Que ce soit bientôt ou dans longtemps, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie... Sans vous...

Le lieutenant l'interrompit :

— Ne parlons plus de cela, je vous en prie. Je suis payé au centuple par votre amitié et la sympathie qu'a bien voulu me témoigner mademoiselle.

Le coup de sifflet annonça la séparation. *Le Saphir* se mit en marche.

Tant qu'il fut en vue, Jeanne et son père agitèrent leurs mouchoirs pour saluer de loin leur ami, puis le petit navire disparut.

Ce départ de Julien et du docteur Doinet causa un vide dans l'existence de M. Dalmon et de sa fille. Ils se sentirent envahis par une mélancolie profonde, qu'ils ne parvinrent que difficilement à secouer.

Reynard, pourtant, de plus en plus attentionné, envers eux, s'ingéniait à leur procurer des distractions ; chaque jour il organisait quelque promenade nouvelle. Il leur faisait visiter en détails Sydney et ses monuments, les musées, le jardin botanique, le palais du Centenaire, qui possède l'orgue le plus grand du monde, ses magnifiques parcs et les villages des environs.

Entre temps, Jeanne entreprit d'apprendre l'anglais dont elle avait déjà quelques notions, très incomplètes, il est vrai, mais capables cependant de lui diminuer beaucoup l'aridité des premières études. Reynard s'offrit avec empressement à lui servir de professeur, et, sous sa direction, elle fit en quelques semaines des progrès très réels. M. Dalmon, qui assistait aux leçons, en profita, lui aussi. Au bout de deux mois il était arrivé à comprendre les mots usuels, et il possédait un vocabulaire suffisant pour les besoins journaliers.

Cependant le terme du délai fixé par l'avocat approchait.

Toutes les formalités de procédure avaient été accomplies. Le jugement envoyant M. Dalmon en possession de la succession avait été rendu. Il n'y avait plus maintenant qu'à attendre la clôture de la liquidation.

Enfin, un matin, l'avocat Edward Usher vint trouver M. Dalmon à son hôtel et, l'abordant d'un air oyeux :

— Tout est terminé, dit-il ; le sollicitor Simpson vient de me faire savoir qu'il est prêt à verser entre vos mains le produit intégral de la succession. Vous allez pouvoir rentrer en France quand il vous plaira.

M. Dalmon poussa un fort soupir de satisfaction et dit en se frottant les mains :

— Ah ! tant mieux. Il est temps que cela finisse. Je commençais à croire que je ne verrais jamais la fin de cette affaire. Quand pourrai-je me présenter chez M. Simpson ?

— Il vous attend aujourd'hui même. Si donc vous le voulez bien, cher monsieur, nous allons nous rendre immédiatement chez lui ; ma voiture est en bas à votre disposition.

— Partons, répondit vivement M. Dalmon. Je n'aurai garde de faire attendre M. Simpson aussi longtemps qu'il m'a fait attendre.

Quelques instants plus tard, les deux hommes sortirent de l'hôtel, suivis de Reynard qui, sur le conseil

de l'avocat, s'était muni d'une valise destinée à contenir les fonds.

Comme l'avait annoncé M. Edward Usher, le sollicitor les attendait.

Il leur donna d'abord communication des comptes de la succession qui se montait, après paiement des droits de mutation dus au fisc et des frais de justice, à la somme de \$373,000, soit en monnaie française : 1,865,000 fr.

— Voulez-vous vérifier ? demanda le sollicitor.

M. Dalmon qui, dans son commerce de la rue des Lombards, avait souvent examiné ses livres de caisse et vérifié minutieusement les comptes, ne fut pas long à prendre connaissance de l'état qui lui fut présenté.

Quand il l'eut approuvé, le sollicitor ouvrit son coffre-fort et en tira des liasses de billets de la banque d'Angleterre, qu'il étala successivement sur son bureau.

À la vue des tas de bank-notes, M. Dalmon eut un moment de vertige ; il se demandait s'il ne rêvait pas, si toute cette fortune lui appartenait réellement.

Cependant il se domina promptement, prit les billets, les compta avec le soin d'un homme habitué au commerce, et déposa une à une les liasses dans la valise apportée par Reynard. Puis il prit congé du sollicitor et remonta en voiture avec Reynard et l'avocat.

De retour à l'hôtel, il appela Jeanne à la hâte.

— Viens vite, fillette, accours.

Elle vint, impatiente de savoir si les affaires étaient enfin terminées.

Il ouvrit la valise et, joyeux, montra le contenu aux yeux éblouis de sa fille.

— Voilà près de deux millions de francs, mignonne !

— Qu'allons-nous faire de tout cet argent ? s'écria-t-elle.

— Cet argent ne nous appartient pas en totalité. Il faut d'abord en déduire la part de M. Charrier ; puis, voici une somme de cinq mille dollars que M. Edward Usher me permettra de lui offrir pour ses bons offices.

En même temps M. Dalmon tendait à l'avocat une liasse de bank-notes qu'il venait de tirer de la valise.

— C'est beaucoup plus que ce qui m'est dû et je dois tout d'abord vous prévenir que mes honoraires me seront payés directement par M. Charrier.

— Je le sais, répliqua M. Dalmon. Aussi je vous prie de recevoir cette somme, non à titre d'honoraires, mais comme un témoignage de ma reconnaissance personnelle, pour les services que vous m'avez rendus pendant mon séjour à Sydney, et le zèle que vous avez mis à terminer rapidement cette affaire.

L'avocat esquissa encore un refus, pour la forme mais tout en avançant la main.

— Vous me désobligerez en refusant, insista M. Dalmon.

— S'il en est ainsi, j'accepte, répondit M. Usher enchanté de la bonne aubaine, et prenant les cinq billets de \$1000. que lui tendait son client.

Quelques minutes après, il se retira, remerciant encore chaleureusement M. Dalmon et se mettant entièrement à sa disposition tant qu'il séjournerait à Sydney.

— Merci, merci mille fois, répondit M. Dalmon, mais maintenant je ne vais pas faire de vieux os en Australie. Nous partirons par le premier paquebot.

Resté seul avec sa fille et Reynard, il prit sans compter dans la valise une liasse de bank-notes qui représentait une valeur d'environ cent mille francs et la serra dans son portetfeuille.

— Ceci sera pour les dépenses courantes et les besoins imprévus, dit-il. Quant au reste, je le laisse dans ma valise. Nous n'y toucherons plus qu'une fois arrivés à Paris, lorsque j'irai remettre à M. Charrier la part qui lui revient.

Il referma soigneusement la valise, la déposa dans un superbe et grand coffre en bois d'eucalyptus marginata, placé dans un des angles du salon, et retira la clef du meuble, qu'il mit dans sa poche. Puis, s'adressant à Reynard, qui avait suivi tous ses mouvements d'un oeil curieux :

— Maintenant, cher monsieur, dit-il, nous allons, si vous le voulez bien, retenir nos places sur le paquebot. J'ai hâte de quitter Sydney, où nous n'avons plus rien à faire, et de revenir en France. Je

voudrais être de retour à Paris. Toi aussi, n'est-ce pas, Jeanne ?

— Oh ! oui, père... mais ce ne sera pas long maintenant.

VI

UN MISÉRABLE

Un quart d'heure plus tard, M. Dalmon et Reynard se dirigeaient vers le port, accompagnés de Jeanne qui avait voulu sortir avec eux.

Geneviève, la vieille bonne, était restée seule à l'hôtel. Déjà elle commençait les malles, pliant les robes de Jeanne et, chose rare, elle ne bougonnait pas, tant elle était contente à l'idée de retourner en France et de reprendre ses petites habitudes.

Comme ils approchaient du bureau des Messageries maritimes, Reynard dit tout à coup, comme si cette pensée lui venait seulement :

— Ne serait-il pas à propos d'envoyer une dépêche à M. Charrier pour l'aviser que l'affaire est terminée ?

— C'est juste, fit aussitôt M. Dalmon, je n'y pensais pas. Savez-vous où il y a un bureau télégraphique ?

— A deux pas d'ici, dans George-Street. Mais inutile de vous déranger, je puis y aller seul, je vous rejoindrai sur le quai, dans un instant.

Il partit, sur ces derniers mots, sans même écouter la réponse de M. Dalmon qui lui cria :

— Annoncez notre arrivée par le premier paquebot.

En attendant le retour de Reynard, Jeanne et son père, pour passer le temps, se mirent à contempler ce qu'ils avaient déjà vu souvent depuis trois mois, mais sans y prendre le même plaisir, l'admirable spectacle offert par la rade de Sydney, avec la foule de navires qui la sillonnent en tout sens, ses rives couvertes de villas superbes et de jardins fleuris.

Un quart d'heure, une demi-heure s'écoulèrent ainsi.

Reynard ne revenait pas. M. Dalmon et sa fille commencent à s'étonner.

Enfin, un peu inquiets, ils prirent le parti d'aller voir au télégraphe. Ils quittèrent donc le quai, s'engagèrent dans George-Street et entrèrent dans le bureau.

Ils cherchèrent du regard. Reynard ne s'y trouvait pas.

— Il aura sans doute pensé, insinua M. Dalmon, que nous ne l'attendions plus sur le quai et se sera rendu directement aux Messageries maritimes. Nous le retrouverons certainement là.

— Oui, c'est possible, répondit Jeanne. Allons retenir nos places, nous le retrouverons.

Ils se dirigèrent vers le bureau des paquebots, mais là, pas plus qu'au télégraphe, ils n'aperçurent le commis de M. Charrier.

Ils s'informèrent. Personne n'avait vu Reynard.

— Voilà qui est singulier, murmura M. Dalmon. Il était cependant bien convenu qu'il viendrait nous retrouver.

— Peut-être, fit observer Jeanne, s'est-il trouvé tout à coup indisposé, et il est retourné à l'hôtel.

— Nous allons nous en assurer, répondit M. Dalmon, dont un soupçon terrible venait de traverser l'esprit.

— Qu'as-tu, père, lui demanda Jeanne, tu parais inquiet ?

— Moi, non, rien, seulement nous allons retourner de suite à l'hôtel.

— Sans retenir nos places ?

— Nous reviendrons.

Il appela un cab qui passait vide et y monta avec sa fille. Le cocher, sur la promesse d'un pourboire, fouetta vigoureusement son cheval et, en quelques minutes, la voiture arriva devant l'hôtel Métropole sans que le père et la fille eussent échangé un seul mot.

M. Dalmon sauta précipitamment à terre.

— Avez-vous vu M. Reynard ? demanda-t-il au portier qui se tenait en permanence dans le vestibule.

— Oui, monsieur, lui répondit le grave domestique, il est rentré il y a environ une demi-heure ; puis il

est ressorti, au bout de dix minutes, portant une valise à la main.

—Une valise ! répéta M. Dalmon d'une voix étranglée, et laissant là le portier stupéfait, il gagna en courant l'escalier.

En une seconde il fut arrivé devant la porte de son appartement qu'il ouvrit d'une main fébrile, au moment où Jeanne qui commençait à comprendre le rejoignait.

A peine entrés, tous deux s'arrêtèrent terrifiés devant le spectacle qui s'offrit à leurs regards.

Au milieu du salon, Geneviève gisait étendue. La pauvre femme, complètement inerte, ne donnait plus le moindre signe de vie. Sa figure était couverte d'un mouchoir noué derrière la tête, et ses mains étaient attachées derrière le dos.

—Le misérable ! s'écria M. Dalmon ; il la tuée !

En même temps, il constatait d'un simple coup d'œil, que le coffre dans lequel il avait serré les banknotes avait été fracturé et que la valise avait disparu.

Pendant que Jeanne, revenue de sa stupeur essayait de ranimer la vieille bonne, après l'avoir débarrassée de son bâillon. M. Dalmon courait comme un fou auprès du gérant de l'hôtel, qu'il informa brièvement de ce qui s'était passé, en le priant d'envoyer en hâte chercher un médecin.

—Il y en a un qui habite l'hôtel et qui doit être chez lui en ce moment : je vais le faire prévenir, répondit le gérant. Il faut aussi avertir immédiatement la police ; ne vous en occupez pas, je vais envoyer.

M. Dalmon retourna dans son appartement où le médecin arriva presque aussitôt ; dès qu'il se fut approché de Geneviève, toujours étendue sur le parquet, il reconnut de suite ce qu'on lui avait fait.

—Cette femme a été anesthésiée par le chloroforme, dit-il. Ouvrez vite les portes et les fenêtres. Il faut de l'air.

Cet ordre ayant été exécuté, le médecin s'efforça de rappeler la vieille Geneviève à la vie au moyen de la respiration artificielle. Il opéra, d'après le procédé indiqué par le docteur Laborde, des tractions rythmiques sur la langue, à l'aide de la main enveloppée d'un mouchoir.

Jeanne pleurait en voyant ainsi, comme morte, la vieille bonne qui l'avait élevée.

D'abord ces manœuvres ne semblèrent produire aucun résultat. Pourtant, au bout de cinq minutes, Geneviève poussa un soupir.

Le médecin redoubla d'efforts, et il eut la satisfaction de voir qu'ils ne demeuraient pas inutiles. Peu à peu, en effet, la respiration se rétablit, les poumons reprirent leur jeu régulier, la poitrine se souleva.

—La voilà sauvée, dit-il, mais il était grand temps d'intervenir. Encore quelques minutes d'attente, et il eût été impossible de la ramener. Elle était perdue.

Aidé de M. Dalmon, il porta la malade sur une chaise longue qui fut roulée auprès d'une fenêtre. Une fois là, Geneviève ne tarda pas à rouvrir les yeux, en promenant autour d'elle un regard vague et en prononçant des paroles incohérentes.

Au même instant, le gérant de l'hôtel entra, accompagné d'un police-inspector, qui commença aussitôt son enquête. Il reçut d'abord les déclarations de M. Dalmon et de Jeanne, ainsi que celles du médecin. M. Dalmon raconta la remise de l'héritage le matin même, comment il avait placé l'argent dans le coffre en présence de Reynard, puis ils étaient partis ensuite ensemble pour retenir leurs places au bateau, Reynard les avait quittés sous le prétexte d'envoyer une dépêche. Sans doute il était revenu de suite à l'hôtel et il avait commis son crime.

L'officier de police examina ensuite le coffre avec attention, il constata qu'on avait dû l'ouvrir à l'aide d'une pince. Il en eut même bientôt la certitude, car, après quelques recherches, il la retrouva dans la cheminée, où le voleur l'avait jetée, sans doute pour s'en débarrasser en se sauvant.

Pendant ce temps, Geneviève avait repris sa connaissance. L'officier de police revint vers elle et, assisté de Jeanne qui servait d'interprète, l'interrogea.

Tout doucement, avec des repos et d'une voix tremblante. Geneviève raconta ce qui s'était passé.

—J'ai entendu frapper à la porte de l'appartement, dit-elle, je suis allée ouvrir et j'ai vu M. Reynard. Il m'a dit qu'il venait chercher un papier que M. Dalmon avait oublié et dont il avait besoin. Il est entré et il a aussitôt refermé la porte sur lui, il s'est dirigé vers la chambre de M. Dalmon où il est entré. Il en est ressorti au bout d'un instant ; alors il s'est jeté sur moi et m'a appliqué sur la figure un mouchoir qu'il tenait à la main. J'en ai été aussitôt suffoquée, depuis ce moment je ne me souviens plus de rien...

—Le misérable, le gredin, criait M. Dalmon tout en s'accusant en lui-même de son imprévoyance... Mes premiers pressentiments ne m'avaient pas trompé en quittant Marseille.

L'officier de police rédigea son procès-verbal, le fit signer par toutes les personnes présentes.

Il se retira en rassurant M. Dalmon.

—Soyez sans crainte, monsieur, votre voleur n'a pas eu le temps d'aller bien loin. Nous le retrouverons certainement. Je vais donner des ordres en conséquence. Dans un instant, le signalement du criminel sera télégraphié dans toutes les directions.

Jeanne embrassait sa vieille bonne en lui disant :

—Que j'ai eu peur, ma bonne Geneviève, en te voyant étendue sur le parquet avec un bâillon et les mains liées derrière le dos. Je t'ai crue morte.

—Je vous l'avais bien dit, mademoiselle, qu'il arriverait malheur dans ce voyage. Bien sûr je ne reverrai pas la France.

Le médecin les rassura tous.

—Demain il n'y paraîtra plus, affirma-t-il. La malade restera aujourd'hui abattue, fatiguée sous l'influence du chloroforme, mais ça ne sera pas long. Demain, sauf le souvenir de son émotion et du danger couru, elle se retrouvera dans son état normal.

—Vous en êtes bien certain, docteur ? demanda M. Dalmon en insistant.

—Absolument certain. Vous pouvez être sans inquiétude. Il ne restera même aucune trace de cette tentative d'assassinat.

VII

SUR LA PISTE

Après le départ de l'officier de police, M. Dalmon se laissa tomber dans un fauteuil et resta plongé dans un morne abattement, auquel succéda, au bout de quelques minutes, un violent accès de colère.

—Quel affreux coquin ! gronda-t-il de nouveau. La première impression qu'il a faite sur nous ne nous trompait pas : c'était un avertissement du ciel que nous aurions dû écouter. Le misérable, non seulement il nous vole, mais si nous n'étions pas arrivés à temps, Geneviève succombait.

Jeanne s'approcha de lui.

—Ne vous tourmentez pas ainsi, mon père, dit-elle en lui passant ses bras autour du cou, nous n'avons pas tout perdu, en somme, puisqu'il nous reste encore tous ces billets de banque que vous avez eu la bonne inspiration de mettre dans votre portefeuille. Quant à Geneviève, le docteur nous a complètement rassurés. Dieu merci, elle n'a rien de grave.

—C'est vrai, murmura M. Dalmon, je n'y pensais plus à ces malheureux billets de banque, mais qu'est-ce en comparaison de la fortune que ce misérable nous a volée.

—Et puis, reprit Jeanne, l'officier de police ne vient-il pas de nous affirmer qu'on retrouverait le voleur ? Ce soir même on l'aura peut-être repris.

—Il l'a dit, mais est-ce bien sûr ? On retrouve facilement ceux qui prennent un pain, mais ceux qui volent un million c'est autre chose. Ceux-là glissent entre les mains de la police.

—Si vous alliez voir M. Edward Usher ; peut-être pourra-t-il, en raison de sa situation, nous être utile en cette circonstance.

—Tu as raison, répondit M. Dalmon en se levant. Je vais y aller de suite. Il pourra nous être utile. Veille bien sur Geneviève.

—Je ne la quitterai pas.

Il prit son chapeau et sortit en courant. A la porte de l'hôtel, il monta dans une voiture et se fit conduire chez l'avocat qui, heureusement, était encore à son cabinet.

Il lui raconta l'affaire en quelques mots.

—Vous avez bien fait de venir me trouver, lui répondit Edward Usher. Je suis très lié avec l'inspecteur général de la police. Nous allons nous rendre immédiatement auprès de lui. Je vous présenterai et tout ce qui sera possible sera fait, soyez en convaincu.

Dix minutes plus tard, les deux hommes arrivaient chez le chef de la police de Sydney qui les reçut aussitôt. L'avocat lui expliqua ce dont il s'agissait et lui recommanda vivement l'affaire.

—Je suis déjà avisé du vol et de la tentative de meurtre, répondit l'inspecteur général. J'ai donné des ordres pour qu'on s'en occupe le plus activement possible, ce Reynard sera bien fin si nous ne parvenons pas à retrouver sa piste.

—M. Dalmon rentra à l'hôtel, l'esprit un peu plus tranquille. Cependant, malgré les instances de sa fille, il ne put manger. Les bouchées ne passaient pas. Quant à Geneviève, elle dormait paisiblement ainsi que l'avait annoncé le docteur.

M. Dalmon sortit de table quand on vint le prévenir qu'un policeman demandait à lui parler.

—Il le reçut aussitôt et l'agent lui remit un pli émanant du cabinet du chef de la police. C'était une lettre, signée de l'inspecteur général lui-même, et contenant ces simples mots :

“ Je vous prie, monsieur, de passer ce soir même à mon cabinet, pour une communication importante.”

—A-t-on eu des nouvelles du voleur ? demanda M. Dalmon.

L'agent ne put répondre. Il ne savait pas. Il était seulement chargé de remettre cette lettre.

M. Dalmon se rendit immédiatement chez le chef de la police qui, très satisfait de montrer l'habileté de ses agents, eut un ton triomphant pour dire :

—Nous savons où est Reynard. Il a pris aujourd'hui, à deux heures, le train pour Brisbane. Il est monté dans un compartiment de première classe et il avait à la main un sac de voyage tout neuf, dans lequel sans doute il emportait l'argent qu'il vous a volé.

M. Dalmon eut un soupir de satisfaction.

—Je puis donc espérer qu'il sera bientôt arrêté ? demanda-t-il.

—Malheureusement, reprit l'inspecteur général, sans répondre à la question, Brisbane, vous ne l'ignorez pas, est dans le Queensland, et mon autorité directe ne s'étend pas au delà du territoire de la Nouvelle-Galles du Sud ?

—Alors, demanda M. Dalmon avec inquiétude, mon voleur va continuer à fuir et mon argent est perdu.

—J'ai dû me contenter d'aviser par télégraphe, le commissaire de police de Brisbane, en le priant de faire le nécessaire.

—Mais, s'empressa d'ajouter l'inspecteur général, en voyant le visage de son interlocuteur s'assombrir, soyez sans crainte. La police est aussi bien faite à Brisbane qu'à Sydney ; votre voleur ne peut manquer d'être promptement arrêté. On va surveiller avec soin l'arrivée de tous les trains, j'ai télégraphié le signalement exact et détaillé, Reynard ne peut échapper.

Il y eut un silence de quelques secondes entre les deux hommes.

—Pensez-vous, monsieur, demanda soudain M. Dalmon, que ma présence à Brisbane soit nécessaire ?

—Nécessaire, non, mais elle ne serait peut-être pas inutile, car vous pourriez fournir à la police des renseignements précieux et même, au besoin, l'aider dans ses recherches, pour le cas très improbable où Reynard ne serait pas arrêté à la descente du train.

—Il est donc préférable que j'aille à Brisbane. Savez-vous, monsieur, à quelle heure part le plus prochain train pour cette ville ?

—Vous avez un express ce soir, à onze heures trente-cinq minutes.

M. Dalmon regarda sa montre.

—Je puis encore le prendre, mais je n'ai pas de temps à perdre.

— Permettez-moi donc, monsieur, de me retirer en vous adressant tous mes remerciements.

— Attendez, lui cria le chef de la police au moment où il ouvrait déjà la porte, je vais vous donner une lettre pour mon collègue de Brisbane afin de vous présenter à lui.

Il prit une feuille de papier portant le timbre officiel, y traça rapidement quelques lignes, puis après l'avoir pliée et mise sous enveloppe, la tendit à M. Dalmon.

— Je recommande chaudement votre affaire à mon collègue de Brisbane. Sur le vu de cette lettre, il se mettra certainement à votre entière disposition.

M. Dalmon prit congé de l'inspecteur général en le remerciant de nouveau et rentra en toute hâte à l'hôtel Métropole. A onze heures et demie il montait en wagon et, cinq minutes après, il était sur la route de Brisbane.

Cette fois, il partait seul.

Geneviève, quoique complètement hors de danger, était encore trop faible pour pouvoir supporter le voyage, et Jeanne, bien qu'elle eût préféré suivre son père, avait dû rester auprès d'elle.

Il avait été convenu, toutefois, que si M. Dalmon devait faire à Brisbane un séjour de quelque durée, sa fille, aussitôt avertie, irait le rejoindre.

— Surtout, père, lui recommanda-t-elle en l'embrasant, donne moi des nouvelles, télégraphie-moi dès que tu seras arrivé à Brisbane pour dire comment tu as fait le voyage.

— Oui, tu auras une dépêche avant midi... Et toi, ne sors pas de l'hôtel.

— Non, sois sans inquiétude pour moi, je ne quitterai pas Geneviève et nous resterons ici.

VIII

FUITE DANS LES AIRS

Depuis longtemps, peut-être dès le départ de France, Reynard avait conçu la pensée du vol qu'il venait d'accomplir avec tant d'audace.

Cette idée n'existait d'abord dans son esprit qu'à l'état de vague projet et il ne savait pas s'il pourrait la mettre à exécution.

Le matin même, lorsque M. Dalmon avait reçu le montant de la succession des mains du sollicitor, Reynard ignorait encore de quelle façon il s'y prendrait pour le lui soustraire.

Mais, à ce moment, sa résolution fut irrévocablement prise : il voulait cet argent, il le lui fallait à tout prix, et il se tint prêt à profiter de la première occasion favorable. Cette occasion se présenta, lorsque M. Dalmon et sa fille sortirent avec lui de l'hôtel, ne laissant que la vieille bonne à la garde de la valise.

En route, sans en laisser rien paraître, Reynard combina tout son plan. Il avait trouvé, comme on l'a vu, un prétexte plausible pour quitter ses deux compagnons, en alléguant l'envoi d'une dépêche à M. Charrier.

Aussitôt seul, il était entré dans la boutique d'un quincaillier, où il acheta une solide pince en fer, puis chez un pharmacien, auquel il demanda quelques gouttes de chloroforme.

Le pharmacien n'avait fait aucune difficulté pour les lui délivrer.

De là, il courut à l'hôtel.

Au bout de dix minutes, il en ressortait sans éveiller le moindre soupçon, portant la précieuse valise et s'applaudissant de s'être servi du chloroforme pour se débarrasser de la vieille bonne, au lieu de la poignarder, comme il en avait eu tout d'abord la pensée.

Une fois dans la rue, il héla une voiture et se fit conduire à la gare du chemin de fer de Brisbane, dans l'intention de monter dans le premier train qui partirait pour cette destination.

Il savait que dans cette ville il serait à l'abri des recherches de la police de Sydney, et qu'au bout de quelques jours il pourrait sans danger prendre le paquebot pour l'Europe.

Il arriva le soir même dans la capitale du Queens-

land et descendit dans un des premiers hôtels de la ville, où il se fit inscrire sous le nom de John Andrew, propriétaire à Sydney.

Le lendemain matin, il sortit de bonne heure, emportant avec lui la valise, dont il ne voulait se dessaisir.

Son premier soin fut d'entrer chez un coiffeur pour faire modifier la coupe de sa barbe et de ses cheveux, et se rendre ainsi moins facilement reconnaissable.

Pendant que le coiffeur procédait à cette opération, le facteur entra dans la boutique et déposa plusieurs journaux sur la table.

Reynard en prit un au hasard : l'*Australian Star*, de Sydney.

— Tiens, pensa-t-il, voyons donc si l'on parle de moi dans ce journal !

Il ouvrit la feuille et, presque aussitôt, ses regards tombèrent sur ce titre qui s'étalait en gros caractères au bas de la troisième page :

L'AFFAIRE DE L'HOTEL MÉTROPOLE

Il lut avidement, mais sans que rien sur son visage révélât le trouble qui l'agitait. Lorsqu'il fut arrivé à la fin du fait divers, il eut un instant de trouble.

L'article se terminait par ces mots :

« On sait que Reynard s'est enfui à Brisbane. Son signalement a été transmis télégraphiquement à la police de cette ville, et on peut espérer que le malfaiteur sera bientôt sous les verrous. »

Malgré son audace, le misérable fut, pendant quelques secondes, secoué d'un frisson. Craignant de ne plus pouvoir se maîtriser, il sortit promptement de la boutique du coiffeur.

Une fois dans la rue, il reprit tout son sang froid.

Pourtant, il n'osa pas rentrer à son hôtel et se mit à parcourir les rues de la ville, en se demandant quel parti il devait prendre.

Le danger pressait. Son signalement était transmis à tous les postes de police. Le moindre hasard pouvait le perdre.

Il reprit sa promenade à travers Brisbane.

— Evidemment, se disait-il, la police doit avoir déjà commencé ses recherches. Si je reste ici, je ne tarderai pas à être arrêté. D'un autre côté, à toutes les gares, sur tous les quais d'embarquement, il doit y avoir des agents munis de mon signalement, et, quoique j'aie fait changer la coupe de ma barbe, cela ne les empêcherait pas, sans doute, de me reconnaître. Que faire ?

Après un instant de réflexion, il poursuivit, toujours se parlant à lui-même :

— Je n'ai plus qu'une seule ressource, c'est de gagner à pied un port assez éloigné, Maryborough, par exemple, ou même Rockhampton, et là de m'embarquer sur un bâtiment quelconque qui me conduira n'importe où, mais loin de l'Australie.

« Il n'y a pas d'autre moyen.

Il concluait ainsi, lorsqu'au coin d'une rue, il se trouva tout à coup au milieu d'un rassemblement composé d'une quarantaine de personnes, arrêtés devant une affiche multicolore, qui semblait exciter vivement leur curiosité. Machinalement, il y jeta les yeux et lut ce qui suit :

« Great attraction !!!

« Aujourd'hui, à trois heures de l'après-midi, le célèbre aéronaute James Well, de Melbourne, partira du parc de Kangaroo-Point sur son magnifique ballon *Le Sirius*, pour aller atterrir demain matin aux environs de Rockhampton ».

Au bas de l'affiche, en plus petits caractères, étaient inscrits ces mots :

« On peut se procurer des cartes pour pénétrer dans l'enceinte réservée en s'adressant au Royal-Hotel. »

Reynard s'éloignait déjà, lorsqu'une idée lui traversa l'esprit.

THEODORE CAHU.

(A suivre)

PRIMES GRATUITES A NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

1.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de réparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

2.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.

3.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

4.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

5.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.

6.—LE SOCIALISME, encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle, sous forme de dictionnaire. 1 vol. gr. in 8 de 158 pages.

7.—L'ELECTRICITE, (même genre). 1 vol de 184 pages.

8.—LA PHOTOGRAPHIE, (même genre). 1 vol. de 152 pages.

9.—L'ARCHITECTURE, (même genre). 1 vol. de 128 pages.

10.—LE JARDINAGE, (même genre). 1 vol. de 160 pages.

11.—MINÉRALOGIE ET LITHOLOGIE, (même genre). 1 vol. de 158 pages.

12.—HISTOIRE DES ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE, depuis les premiers établissements jusqu'à nos jours, par Sylva Chapin. 1 vol. illustré et cartonné de 212 pages.

POÉSIES

13.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

14.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.

15.—LES FLEURS DE LA POÉSIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 256 pages.

ROMANS

16.—LE TRESOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.

17.—BERGERONNETTE, par H. du Plessac, 1 fort volume in 12 de 315 pages.

18.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

19.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.

20.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gelées, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, breuvages divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

21.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.

22.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

Les abonnés ont droit qu'à une prime par abonnement.